

John
MacArthur

2 CORINTHIENS



230, rue Lupien
Trois-Rivières (Québec) G8T 6W4
CANADA

La consolation dans les afflictions

1

Paul, apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu, et le frère Timothée, à l'Église de Dieu qui est à Corinthe, et à tous les saints qui sont dans toute l'Achaïe : Que la grâce et la paix vous soient données de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ ! Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos afflictions, afin que par la consolation dont nous sommes l'objet de la part de Dieu, nous puissions consoler ceux qui se trouvent dans l'affliction ! Car, de même que les souffrances de Christ abondent en nous, de même notre consolation abonde par Christ. Si nous sommes affligés, c'est pour votre consolation et pour votre salut ; si nous sommes consolés, c'est pour votre consolation, qui se réalise par la patience à supporter les mêmes souffrances que nous endurons. Et notre espérance à votre égard est ferme, parce que nous savons que, si vous avez part aux souffrances, vous avez part aussi à la consolation. Nous ne voulons pas, en effet, vous laisser ignorer, frères, au sujet de l'affliction qui nous est survenue en Asie, que nous avons été excessivement accablés, au-delà de nos forces, de telle sorte que nous désespérions même de conserver la vie. Et nous regardions comme certain notre arrêt de mort, afin de ne pas placer notre confiance en nous-mêmes, mais de la placer en

Dieu qui ressuscite les morts. C'est lui qui nous a délivrés et qui nous délivrera d'une telle mort, lui de qui nous espérons qu'il nous délivrera encore ; vous nous assistez vous-mêmes de vos prières, afin que la grâce obtenue pour nous par plusieurs soit pour plusieurs une occasion de rendre grâces à notre sujet. (1.1-11)

Les difficultés sont une réalité incontournable en ce monde déchu et méchant. Eliphaz, un des soi-disant conseillers de Job, a déclaré : « L'homme naît pour souffrir, comme l'étincelle pour voler » (Job 5.7). N'étant certes pas étranger à la souffrance, Job partageait cette opinion : « L'homme né de la femme ! Sa vie est courte, sans cesse agitée » (Job 14.1). Jérémie, le prophète éploré, s'est lamenté : « Pourquoi suis-je sorti du sein maternel pour voir la souffrance et la douleur, et pour consumer mes jours dans la honte ? » (Jé 20.18.) Le reste de l'Écriture atteste que la vie est effectivement remplie de difficultés, de tristesse, de souffrance, de déceptions, de désillusions et de désespoir.

En plus de la douleur occasionnée par les afflictions, il y a cette réalité troublante que Dieu semble parfois distant et indifférent. Job s'est écrié d'un ton découragé : « Pourquoi caches-tu ton visage, et me prends-tu pour ton ennemi ? » (Job 13.24.) Le psalmiste a demandé pensivement : « Pourquoi, ô Éternel ! te tiens-tu éloigné ? Pourquoi te caches-tu au temps de la détresse ? » (Ps 10.1.) En parlant d'Israël, les fils de Koré ont demandé à Dieu : « Pourquoi caches-tu ta face ? Pourquoi oublies-tu notre misère et notre oppression ? » (Ps 44.25.) Le prophète Ésaïe a affirmé : « Mais tu es un Dieu qui te caches, Dieu d'Israël, sauveur ! » (És 45.15.) Même David, « un homme selon [le] cœur [de Dieu] » (1 S 13.14 ; voir aussi Ac 13.22) et « chantre agréable d'Israël » (2 S 23.1), a connu des moments de doute et de découragement. Dans Psaume 13.2, il demande sur le ton du désespoir : « Jusqu'à quand, Éternel ! m'oublieras-tu sans cesse ? Jusqu'à quand me cacheras-tu ta face ? » tandis que dans Psaume 22.2, il exprime son angoisse dans des mots que le Seigneur Jésus-Christ a repris sur la croix : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? » (voir Mt 27.46.)

Bien des gens aujourd'hui se demandent pourquoi de mauvaises choses arrivent à de bonnes personnes. Mais l'Écriture rejette l'hypothèse sous-jacente selon laquelle les gens sont foncièrement bons. L'apôtre Paul a déclaré : « Il n'y a point de juste, pas même un seul » (Ro 3.10 ; voir aussi Ps 14.1-3 ; 53.2-4), car « tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu » (Ro 3.23 ; voir aussi 1 R 8.46 ; Ps 143.2 ; Pr 20.9 ; Ec 7.20 ; Jé 17.9). Par conséquent, puisque « Dieu est un juste juge, [il] s'irrite en tout temps » (Ps 7.12) contre le méchant. Il arrive de mauvaises choses à tout le monde parce que tous sont pécheurs, et vivent dans un monde déchu et maudit à cause du péché.

Étant donné que les croyants sont des pécheurs rachetés vivant dans un monde déchu, de mauvaises choses leur arrivent même à eux. En fait, Dieu permet que ces choses leur arrivent pour plusieurs raisons importantes.

Premièrement, Dieu permet que de mauvaises choses arrivent à ses enfants pour éprouver l'authenticité de leur foi. D'après Proverbes 17.3, « celui qui éprouve les cœurs, c'est l'Éternel ». Dans les Chroniques, il est écrit : « Dieu l'abandonna [*Ézéchiel*] pour l'éprouver, afin de connaître tout ce qui était dans son cœur » (2 Ch 32.31). Des siècles plus tôt, Moïse avait dit à Israël : « Souviens-toi de tout le chemin que l'Éternel, ton Dieu, t'a fait faire pendant ces quarante années dans le désert, afin de t'humilier et de t'éprouver, pour savoir quelles étaient les dispositions de ton cœur et si tu garderais ou non ses commandements » (De 8.2). Pierre a écrit :

C'est là [*le salut*] ce qui fait votre joie, quoique maintenant, puisqu'il le faut, vous soyez attristés pour un peu de temps par diverses épreuves, afin que l'épreuve de votre foi, plus précieuse que l'or périssable (qui cependant est éprouvé par le feu), ait pour résultat la louange, la gloire et l'honneur, lorsque Jésus-Christ apparaîtra (1 Pi 1.6,7).

Dieu lui-même n'a pas besoin de ces épreuves, car le Dieu omniscient connaît le cœur de chacun. Elles servent plutôt à révéler à ceux qui sont ainsi éprouvés si leur foi est réelle. Aucune épreuve, aussi sévère soit-elle, ne peut détruire la véritable foi salvatrice, car celui qui est sauvé « persévéra jusqu'à la fin » (Mt 24.13).

Job, l'homme le plus fidèle de son temps, a connu des souffrances presque inconcevables. Il a perdu sa fortune, tous ses enfants ont été tués, et il a été affligé d'une maladie débilite qui le faisait beaucoup souffrir. Pire encore, ceux qui étaient le plus près de lui se sont retournés contre lui ; sa femme l'a sottement exhorté à maudire Dieu et à mourir (Job 2.9), tandis que les conseils ineptes de ses amis l'ont amené à s'exclamer, exaspéré : « Vous êtes tous des consolateurs fâcheux. [...] Pourquoi donc m'offrir de vaines consolations ? Ce qui reste de vos réponses n'est que perfidie » (Job 16.2 ; 21.34). Le plus déconcertant de tout, bien que Job n'ait pas eu connaissance de grands péchés dans sa vie, c'est que Dieu semblait être son ennemi implacable. Dans le passage suivant, Job crie son désespoir et sa confusion :

Sachez alors que c'est Dieu qui me poursuit, et qui m'enveloppe de son filet. Voici, je crie à la violence, et nul ne répond ; j'implore justice, et point de justice ! Il m'a fermé toute issue, et je ne puis passer ; il a répandu des ténèbres sur mes sentiers. Il m'a dépouillé de ma gloire, il a enlevé la couronne de ma tête. Il m'a brisé de toutes parts, et je m'en vais ; il a arraché mon espoir comme un

arbre. Il s'est enflammé de colère contre moi, il m'a traité comme l'un de ses ennemis (Job 19.6-11).

Recherchant désespérément la compassion de ses amis, Job plaidait avec eux : « Ayez pitié, ayez pitié de moi, vous, mes amis ! Car la main de Dieu m'a frappé » (Job 19.21).

Cependant, malgré sa misère, ses souffrances et son désespoir – causés par les violents assauts de Satan (voir Job 1.6-12 ; 2.1-7), la foi de Job en Dieu est restée intacte. Dans Job 13.15, il a déclaré avec assurance : « Voici, quand même il me tuerait, je ne cesserais d'espérer en lui ». Devant la sainteté glorieuse et majestueuse de Dieu, Job s'est sincèrement repenti d'avoir douté de lui :

Je reconnais que tu peux tout, et que rien ne s'oppose à tes pensées.
– Quel est celui qui a la folie d'obscurcir mes desseins ? – Oui, j'ai parlé, sans les comprendre, de merveilles qui me dépassent et que je ne conçois pas. – Écoute-moi, et je parlerai ; je t'interrogerai, et tu m'instruiras. – Mon oreille avait entendu parler de toi ; mais maintenant mon œil t'a vu. C'est pourquoi je me condamne et je me repens sur la poussière et sur la cendre (Job 42.2-6).

Le prophète Habakuk a également fait face à un dilemme qui a éprouvé sa foi. Affligé par le péché qui sévissait en Israël, il a crié à Dieu :

Jusqu'à quand, ô Éternel ?... J'ai crié, et tu n'écoutes pas ! J'ai crié vers toi à la violence, et tu ne secours pas ! Pourquoi me fais-tu voir l'iniquité, et contemples-tu l'injustice ? Pourquoi l'oppression et la violence sont-elles devant moi ? Il y a des querelles, et la discorde s'élève. Aussi la loi n'a-t-elle point de vie, la justice n'a-t-elle point de force ; car le méchant triomphe du juste, et l'on rend des jugements iniques (Ha 1.2-4).

À sa grande consternation, la réponse de Dieu était le contraire de ce à quoi il s'attendait. Au lieu d'accorder un réveil spirituel en Israël, Dieu allait infliger un jugement à la nation. Encore plus déroutant, Dieu a choisi d'utiliser une nation païenne impie comme instrument de ce jugement :

Jetez les yeux parmi les nations, regardez, et soyez saisis d'étonnement, d'épouvante ! Car je vais faire en vos jours une œuvre, que vous ne croiriez pas si on la racontait. Voici, je vais susciter les Chaldéens, peuple furibond et impétueux, qui traverse de vastes étendues de pays, pour s'emparer de demeures qui ne sont pas à lui. Il est terrible et formidable ; de lui seul viennent son droit et sa grandeur. Ses chevaux sont plus rapides que les léopards,

plus agiles que les loups du soir, et ses cavaliers s'avancent avec orgueil ; ses cavaliers arrivent de loin, ils volent comme l'aigle qui fond sur sa proie. Tout ce peuple vient pour se livrer au pillage ; ses regards avides se portent en avant, et il assemble des prisonniers comme du sable. Il se moque des rois, et les princes font l'objet de ses railleries ; il se rit de toutes les forteresses, il amoncelle de la terre, et il les prend. Alors son ardeur redouble, il poursuit sa marche, et il se rend coupable. Sa force à lui, voilà son dieu ! (Ha 1.5-11.)

Cependant, malgré la confusion qu'éprouvait Habakuk du fait que Dieu avait recours à une nation plus méchante comme instrument du jugement d'Israël, sa foi n'a pas chancelé. Bien que le dilemme n'ait pas changé, il a exprimé sa confiance inébranlable en la fidélité, la justice et la sainteté de Dieu :

N'es-tu pas de toute éternité, Éternel, mon Dieu, mon Saint ? Nous ne mourrons pas ! Ô Éternel, tu as établi ce peuple pour exercer tes jugements ; Ô mon rocher, tu l'as suscité pour infliger tes châtiments. Tes yeux sont trop purs pour voir le mal, et tu ne peux pas regarder l'iniquité. Pourquoi regarderais-tu les perfides, et te tairais-tu, quand le méchant dévore celui qui est plus juste que lui ? (Ha 1.12,13.)

Ceux dont la foi est authentique réussiront les épreuves que Dieu permet dans leur vie, ce qui leur donnera de l'assurance, de la confiance et de l'espérance.

Deuxièmement, Dieu permet qu'il arrive de mauvaises choses à ses enfants pour les détourner du monde, car les épreuves suppriment les ressources terrestres dans lesquelles les croyants se confient, les amenant à dépendre complètement des ressources divines. Avant de nourrir les cinq mille, Jésus ayant « levé les yeux, et voyant qu'une grande foule venait à lui, [...] dit à Philippe : Où achèterons-nous des pains, pour que ces gens aient à manger ? » (Jn 6.5.) Philippe et les autres disciples firent tout de suite un inventaire, et le résultat n'était pas prometteur : « Philippe lui répondit : Les pains qu'on aurait pour deux cents deniers ne suffiraient pas pour que chacun en reçoive un peu. Un de ses disciples, André, frère de Simon Pierre, lui dit : Il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de gens ? » (Jn 6.7-9.) Mais Philippe et les autres ne comprenaient pas : « [Jésus] disait cela pour l'éprouver, car il savait ce qu'il allait faire » (Jn 6.6). Jésus s'est servi de cet incident pour montrer aux disciples qu'il est vain de mettre sa confiance dans les ressources humaines.

Troisièmement, Dieu permet que de mauvaises choses arrivent à ses enfants pour leur rappeler leur espérance céleste. Aux Romains, Paul a écrit : « Bien plus, nous nous glorifions même des afflictions, sachant que l'affliction produit la persévérance, la persévérance la victoire dans l'épreuve, et cette victoire l'espérance. Or, l'espérance ne trompe point » (Ro 5.3-5). Ceux qui espèrent le ciel ne seront jamais déçus ici-bas, et la souffrance est le premier pas qui engendre cette espérance. Paul a exprimé son espérance céleste lorsqu'il a écrit aux Corinthiens : « Car nos légères afflictions du moment présent produisent pour nous, au-delà de toute mesure, un poids éternel de gloire, parce que nous regardons, non point aux choses visibles, mais à celles qui sont invisibles ; car les choses visibles sont passagères, et les invisibles sont éternelles » (2 Co 4.17,18). Plus grand sera le fardeau des épreuves des croyants ici-bas, plus douce sera leur espérance du ciel.

Quatrièmement, Dieu permet que de mauvaises choses arrivent à ses enfants pour leur révéler ce qu'ils aiment vraiment. Ceux qui recherchent le caractère éprouvé qu'engendre la souffrance (Ro 5.3,4), et qui désirent souffrir avec le Seigneur Jésus-Christ (voir Ac 5.41 ; 1 Pi 4.13), supporteront volontiers les épreuves. Mais ceux qui se concentrent sur les choses du monde réagiront avec colère et désespoir lorsque les épreuves les en dépouilleront.

La manière dont Abraham a vécu la dure épreuve concernant son fils Isaac a révélé son amour pour Dieu. Dans le livre de la Genèse, il est écrit : « Dieu mit Abraham à l'épreuve, et lui dit : Abraham ! Et il répondit : Me voici ! Dieu dit : Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac ; va-t'en au pays de Morija, et là offre-le en holocauste sur l'une des montagnes que je te dirai » (Ge 22.1,2). Abraham a dû être choqué par cet ordre apparemment incompréhensible. Isaac était le fils qu'il avait attendu pendant des décennies. Puis, lorsque Abraham était âgé et que sa femme n'était plus en âge de concevoir, on leur a fait l'annonce incroyable qu'ils auraient un fils (Ge 18.10,14). Cette annonce, selon laquelle leurs désirs les plus chers allaient se réaliser, était si incroyable qu'Abraham (Ge 17.17) et Sarah (Ge 18.12) l'ont tous deux d'abord accueillie en riant. De plus, Isaac serait le fils de l'alliance, par qui Abraham devait avoir une descendance (Ge 17.19 ; 21.12 ; Ro 9.7).

Toutes les promesses de Dieu et tous les espoirs d'Abraham étaient liés à Isaac. Néanmoins, quand Dieu lui a ordonné de sacrifier Isaac, Abraham était prêt à obéir. Dieu l'a arrêté, a épargné Isaac et a pourvu à un autre sacrifice. La bonne volonté d'Abraham a prouvé qu'il aimait Dieu par-dessus toute autre chose, même son propre fils. En outre, il croyait aussi à la promesse de Dieu selon laquelle une nation serait issue d'Isaac, car il croyait que si Dieu tuait Isaac, il le ressusciterait des morts (Hé 11.17-19).

Cinquièmement, Dieu permet que de mauvaises choses arrivent à ses enfants pour leur enseigner l'obéissance. Voici ce qu'en dit le psalmiste :

«Avant d'avoir été humilié, je m'égarais ; maintenant j'observe ta parole. [...] Il m'est bon d'être humilié, afin que j'apprenne tes statuts » (Ps 119.67,71). Le douloureux aiguillon de l'affliction rappelle aux croyants que le péché a des conséquences. Dieu utilise les épreuves pour conduire les croyants à l'obéissance et à la sainteté, comme le révèle l'auteur de l'épître aux Hébreux :

Et vous avez oublié l'exhortation qui vous est adressée comme à des fils : Mon fils, ne méprise pas le châtiment du Seigneur, et ne perds pas courage lorsqu'il te reprend ; car le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il frappe de la verge tous ceux qu'il reconnaît pour ses fils. Supportez le châtiment : c'est comme des fils que Dieu vous traite ; car quel est le fils qu'un père ne châtie pas ? Mais si vous êtes exempts du châtiment auquel tous ont part, vous êtes donc des enfants illégitimes, et non des fils. D'ailleurs, puisque nos pères selon la chair nous ont châtiés, et que nous les avons respectés, ne devons-nous pas à bien plus forte raison nous soumettre au Père des esprits, pour avoir la vie ? Nos pères nous châtiaient pour peu de jours, comme ils le trouvaient bon ; mais Dieu nous châtie pour notre bien, afin que nous participions à sa sainteté. Il est vrai que tout châtiment semble d'abord un sujet de tristesse, et non de joie ; mais il produit plus tard pour ceux qui ont été ainsi exercés un fruit paisible de justice (Hé 12.5-11).

Sixièmement, Dieu permet que de mauvaises choses arrivent à ses enfants afin de pouvoir leur révéler sa compassion. La souffrance des croyants est l'occasion pour Dieu de leur manifester sa bienveillance et sa bonté, qui, a déclaré David, vaut mieux que la vie : « Car ta bonté vaud mieux que la vie, mes lèvres célèbrent tes louanges » (Ps 63.4). La connaissance la plus intime que les croyants puissent avoir de Dieu vient de la consolation qu'il leur accorde dans leurs souffrances. Ésaïe exulte : « Cieux, réjouissez-vous ! Terre, sois dans l'allégresse ! Montagnes, éclatez en cris de joie ! Car l'Éternel console son peuple, il a pitié de ses malheureux » (És 49.13 ; voir aussi 51.12 ; 52.9 ; 66.13). Cette révélation de la compassion de Dieu renforce l'adoration.

Septièmement, Dieu permet que de mauvaises choses arrivent à ses enfants pour les fortifier afin qu'ils soient davantage utiles. Plus ils sont éprouvés et transformés par les afflictions, plus leur service est efficace. Voici ce qu'en dit Jacques : « Mes frères, regardez comme un sujet de joie complète les diverses épreuves auxquelles vous pouvez être exposés, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. Mais il faut que la patience accomplisse parfaitement son œuvre, afin que vous soyez parfaits et accomplis, sans faillir en rien » (Ja 1.2-4).

Enfin, Dieu permet que de mauvaises choses arrivent à ses enfants pour qu'ils puissent consoler les autres dans leurs afflictions. Jésus a dit à Pierre : « Simon, Simon, Satan vous a réclamés, pour vous cribler comme le froment. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point ; et toi, quand tu seras revenu, affermis tes frères » (Lu 22.31,32). Ainsi, après avoir supporté sa propre épreuve et avoir été l'objet de la consolation de Dieu, Pierre pourrait aider les autres. Comme nous le verrons plus loin dans le présent chapitre, en commençant sa deuxième épître aux Corinthiens, Paul met l'accent sur le fait que Dieu « nous console dans toutes nos afflictions, afin que par la consolation dont nous sommes l'objet de la part de Dieu, nous puissions consoler ceux qui se trouvent dans l'affliction » (1.4).

Selon la coutume dans les lettres anciennes, l'épître commence en mentionnant le nom de l'expéditeur, **Paul**. Comme il l'a fait dans huit de ses autres épîtres, il déclare qu'il est **apôtre de Jésus-Christ** (voir Ro 1.1 ; 1 Co 1.1 ; Ga 1.1 ; Ép 1.1 ; Col 1.1 ; 1 Ti 1.1 ; 2 Ti 1.1 ; Tit 1.1). Étant donné que de faux enseignants mettaient invariablement en doute son titre apostolique, Paul affirme qu'il ne s'est pas désigné lui-même comme apôtre, mais qu'il l'est **par la volonté de Dieu** (voir 1 Co 1.1 ; Ép 1.1 ; Col 1.1 ; 2 Ti 1.1). Bien qu'il ne fasse pas partie des douze, Paul a été personnellement choisi comme apôtre par le Seigneur Jésus-Christ (Ac 26.15-18 ; 1 Co 15.7-10). Les vérités qu'il a écrites aux Corinthiens en tant qu'apôtre sont les paroles inspirées du Dieu vivant. Par conséquent, l'attaque des faux enseignants à l'endroit de sa crédibilité en est également une contre la vérité de la Parole de Dieu.

Timothée n'était pas un apôtre, mais le **frère** bien-aimé de Paul en Christ. Il était natif de Lystre, une ville d'Asie Mineure (la Turquie moderne). Sa mère et sa grand-mère étaient de pieuses croyantes juives (2 Ti 1.5), mais son père était un païen d'origine grecque (Ac 16.1). Après s'être joint à l'apôtre pendant son deuxième voyage missionnaire, Timothée est devenu son protégé et son fils bien-aimé dans la foi. Paul lui a adressé deux épîtres inspirées, et l'a mentionné dans huit autres, dont six dans la salutation.

Timothée ressemblait tellement à Paul que l'apôtre n'a pas hésité à l'envoyer comme son représentant dans les Églises de la Macédoine (Ac 19.22), de Philippes (Ph 2.19-24), de Thessalonique (1 Th 3.2) et d'Éphèse (1 Ti 1.3). Les Corinthiens aussi le connaissaient, car il se trouvait parmi eux lors de la fondation de l'Église de Corinthe (Ac 18.5) et a plus tard servi d'émissaire personnel de Paul auprès de cette assemblée (1 Co 4.17 ; 16.10).

Selon son habitude, Paul salue toute l'**Église de Dieu qui est à Corinthe**. Il s'agit d'une communauté de croyants appartenant à Dieu, puisqu'il les a acquis « par son propre sang » (Ac 20.28). Paul n'identifie pas **les saints qui sont dans toute l'Achaïe**, à qui il adresse également ses salutations. Cependant, il y a une Église à Cenchrées (Ro 16.1), une ville située à un

peu moins de 13 kilomètres, qui sert alors de port à Corinthe. Comme il le fait dans toutes les salutations de ses lettres, Paul souhaite aux Corinthiens **la grâce**, ainsi que **la paix** de Dieu, qui est un de ses bienfaits. Les deux viennent uniquement **de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ**.

Comme on l'a souligné dans l'introduction du présent ouvrage, le thème principal de la deuxième épître aux Corinthiens est celui de la défense par Paul de son apostolat contre les attaques nombreuses et variées des faux enseignants qui sont à Corinthe. Dans cette première section de la deuxième épître aux Corinthiens, Paul se défend contre la fausse accusation voulant que ses épreuves soient le châtement de Dieu pour son péché et son infidélité. L'apôtre déclare que Dieu ne le châtie pas, mais qu'il le console dans ses souffrances. Ce faisant, il a écrit ce qui est sans doute le passage le plus important de toute l'Écriture sur la consolation. Paul y décrit la personne qui console, la promesse de consolation, le but de la consolation, les paramètres de la consolation, la puissance de la consolation, la perpétuité de la consolation et la participation à la consolation.

LA PERSONNE QUI CONSOLE

Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, (1.3)

Après la salutation, Paul commence le corps de son épître en affirmant que Dieu doit être béni. Le terme *eulogêtos* (**béni**) est la racine du mot «éloge» et signifie littéralement «parler en bien de». L'Ancien Testament désigne fréquemment Dieu comme «le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob» (voir Ex 3.6,15,16 ; 4.5 ; 1 R 18.36 ; 1 Ch 29.18 ; 2 Ch 30.6). Mais le Nouveau Testament l'identifie comme **Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ** (voir 2 Co 11.31 ; Ro 15.6 ; Ép 1.3,17 ; 1 Pi 1.3), car il est écrit : «Après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, parlé à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils ; il l'a établi héritier de toutes choses ; par lui il a aussi créé l'univers» (Hé 1.1,2).

À la différence d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et des prophètes de l'Ancien Testament, **Jésus-Christ** est de la même essence que le Père : «Le Fils est le reflet de sa gloire et l'empreinte de sa personne» (Hé 1.3). Jésus a choqué et outragé les autorités juives en déclarant avec assurance : «Moi et le Père nous sommes un» (Jn 10.30). À ses disciples tout aussi lents à comprendre, Jésus a déclaré clairement : «Celui qui m'a vu a vu le Père» (Jn 14.9). Paul a écrit aux Philippiens que Jésus «*[existait]* en forme de Dieu» (Ph 2.6), et aux Colossiens : «Le Fils est l'image du Dieu invisible» (Col 1.15), ainsi que : «Car en lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité» (Col 2.9). L'enseignement néotestamentaire selon lequel

Jésus est Dieu fait homme est la vérité centrale de l'Évangile (voir Jn 1.1 ; 5.17,18 ; 8.58 ; 20.28 ; Ro 9.5 ; Tit 2.13 ; Hé 1.8 ; 2 Pi 1.1 ; 1 Jn 5.20), et ceux qui la rejettent ne peuvent être sauvés (Jn 8.24).

Certains peuvent se demander pourquoi, étant donné qu'ils sont parfaitement égaux, le Père est désigné comme le **Dieu [...] de notre Seigneur Jésus-Christ** (voir Mc 15.34 ; Jn 20.17). Dans sa divinité, Jésus est parfaitement égal au Père, mais dans son humanité, il s'est soumis à lui. L'affirmation de Paul reflète la soumission de Jésus à l'égard du Père pendant son incarnation (voir Jn 14.28), lorsqu'il a volontairement renoncé à l'usage de ses attributs divins (Ph 2.6,7 ; voir aussi Mt 24.36).

Le titre **Seigneur Jésus-Christ** résume toute son œuvre rédemptrice. Le mot **Seigneur** décrit sa divine souveraineté ; le mot **Jésus** (l'équivalent grec du nom hébreu Yeshua ; « Dieu sauve ») décrit sa mort expiatoire et sa résurrection ; le mot **Christ** (« l'oint ») le décrit comme Roi qui vaincra les ennemis de Dieu et qui régnera sur la terre rachetée et sur l'État éternel.

Paul continue de décrire Dieu en utilisant deux titres de l'Ancien Testament. Il est le **Père des miséricordes** pour ceux qui le cherchent. Devant un choix de châtements, David a dit à Gad : « Oh ! tombons entre les mains de l'Éternel, car ses compassions sont immenses » (2S 24.14). Dans Psaume 86.15, il a écrit : « Mais toi, Seigneur, tu es un Dieu miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en bonté et en fidélité ». Dans Psaume 103.8, il a ajouté : « L'Éternel est miséricordieux et compatissant, lent à la colère et riche en bonté ». Dans ce même psaume, David loue encore Dieu pour sa miséricorde, sa compassion et sa bonté : « Comme un père a compassion de ses enfants, l'Éternel a compassion de ceux qui le craignent. [...] Mais la bonté de l'Éternel dure à jamais pour ceux qui le craignent » (v. 13,17). Le prophète Michée décrit la miséricorde et la compassion de Dieu qui pardonne les péchés :

Quel Dieu est semblable à toi, qui pardonnes l'iniquité, qui oublies les péchés du reste de ton héritage ? Il ne garde pas sa colère à toujours, car il prend plaisir à la miséricorde. Il aura encore compassion de nous, il mettra sous ses pieds nos iniquités ; tu jetteras au fond de la mer tous leurs péchés (Mi 7.18,19).

Le Nouveau Testament révèle aussi la miséricorde de Dieu. Zacharie, le père de Jean-Baptiste, parle des « entrailles de la miséricorde de notre Dieu, en vertu de laquelle le soleil levant nous a visités d'en haut » (Lu 1.78). Aux Romains, Paul a écrit : « Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à offrir vos corps comme un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui sera de votre part un culte raisonnable » (Ro 12.1). Plus tard, dans cette épître, il déclare que « les païens glorifient Dieu à cause de sa miséricorde » (Ro 15.9). Dans Éphésiens 2.4, il décrit Dieu comme « riche en miséricorde ». C'est « sa grande miséricorde [qui] nous a régénérés,

pour une espérance vivante, par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts » (1 Pi 1.3).

L'Ancien Testament décrit également Dieu comme étant **le Dieu de toute consolation**. Dans le livre d'Ésaïe, Dieu a dit du peuple affligé d'Israël : « Consolerez, consolerez mon peuple » (És 40.1). Plus loin, le prophète exulte : « Cieux, réjouissez-vous ! Terre, sois dans l'allégresse ! Montagnes, éclatez en cris de joie ! Car l'Éternel console son peuple, il a pitié de ses malheureux » (És 49.13). « Ainsi l'Éternel a pitié de Sion », affirme-t-il avec assurance, « il a pitié de toutes ses ruines ; il rendra son désert semblable à un Éden, et sa terre aride à un jardin de l'Éternel. La joie et l'allégresse se trouveront au milieu d'elle, les actions de grâces et le chant des cantiques » (És 51.3 ; voir aussi 52.9 ; 66.13).

Dans le Nouveau Testament, Jésus a fait la promesse suivante : « Heureux les affligés, car ils seront consolés ! » (Mt 5.4.) Aux Thessaloniens, Paul a écrit : « Que notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, et Dieu notre Père, qui nous a aimés, et qui nous a donné par sa grâce une consolation éternelle et une bonne espérance, consolent vos cœurs, et vous affermissent en toute bonne œuvre et en toute bonne parole ! » (2 Th 2.16,17.)

Paul a connu beaucoup de douleur, de souffrance et de tristesse, particulièrement à cause des faux enseignants de Corinthe. Ces derniers l'ont diffamé afin de le discréditer aux yeux du peuple et, encore plus douloureux pour l'apôtre, ils ont cherché à tromper l'Église de Corinthe par des mensonges relatifs à l'Évangile. Mais en vertu de la miséricorde et de la consolation de Dieu envers lui, il a reçu la force dont il avait besoin pour continuer. Et, pour cela, Paul est profondément reconnaissant et bénit Dieu.

LA PROMESSE DE CONSOLATION

qui nous console dans toutes nos afflictions, (1.4a)

Dieu console ses enfants non seulement parce qu'il est, de nature, un consolateur miséricordieux, mais également parce qu'il a promis de les consoler. Le Seigneur est un « ami [*qui*] aime en tout temps » (Pr 17.17) ; « un ami plus attaché qu'un frère » (Pr 18.24), qui promet : « Je ne te délaisserai point, et je ne t'abandonnerai point » (Hé 13.5 ; voir aussi De 31.6,8 ; Ps 37.28 ; És 41.10).

L'apôtre Paul connaissait cette vérité bénie non seulement par révélation divine, mais également par expérience personnelle. Plus loin dans l'épître à l'étude, il écrira : « Mais Dieu, qui console ceux qui sont abattus, nous a consolés par l'arrivée de Tite » (2 Co 7.6). Et voici ce qu'il écrira dans l'épître aux Romains :

Que dirons-nous donc à l'égard de ces choses ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Lui qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses avec lui ? Qui accusera les élus de Dieu ? C'est Dieu qui justifie ! Qui les condamnera ? Christ est mort ; bien plus, il est ressuscité, il est à la droite de Dieu, et il intercède pour nous ! Qui nous séparera de l'amour de Christ ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée ? selon qu'il est écrit : C'est à cause de toi qu'on nous met à mort tout le jour, qu'on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. Mais dans toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Car j'ai l'assurance que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur (Ro 8.31-39).

Ayant payé le prix suprême pour racheter les croyants, à savoir la mort de son Fils, Dieu sera avec eux pour les aimer, les fortifier, les protéger et les consoler en toutes circonstances. Paul a déjà rappelé aux Corinthiens ce qui suit : « Aucune tentation ne vous est survenue qui n'ait été humaine, et Dieu, qui est fidèle, ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces ; mais avec la tentation il préparera aussi le moyen d'en sortir, afin que vous puissiez la supporter » (1 Co 10.13). Aux Philippiens, il a écrit que « celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre la rendra parfaite pour le jour de Jésus-Christ » (Ph 1.6). Le plan souverain de Dieu, c'est d'être avec ses enfants et de les consoler.

Le mot **afflictions** rend le terme grec *thlipsis*, qui signifie littéralement « pression ». Dans **toutes** les tensions, les persécutions et les épreuves qu'il a connues au cours de sa vie turbulente, Paul a joui de la présence rassurante et fortifiante de Dieu. La vie de l'apôtre était donc une juxtaposition étonnante d'**afflictions** et de consolation, un paradoxe apparent qu'il décrit plus loin dans l'épître à l'étude :

Nous portons ce trésor dans des vases de terre, afin que cette grande puissance soit attribuée à Dieu, et non pas à nous. Nous sommes pressés de toute manière, mais non réduits à l'extrémité ; dans la détresse, mais non dans le désespoir ; persécutés, mais non abandonnés ; abattus, mais non perdus ; portant toujours avec nous dans notre corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre corps. Car nous qui vivons, nous sommes sans cesse livrés à la mort à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre chair mortelle (2 Co 4.7-11).

Étant donné que Dieu le consolait et le protégeait constamment, Paul était indestructible jusqu'à ce que, dans le plan souverain de Dieu, le temps soit venu pour lui de mourir. Bien que ses ennemis aient à maintes reprises tenté de le tuer (voir Ac 9.23 ; 14.19 ; 20.3 ; 21.30,31 ; 23.12,13), ils n'y sont pas parvenus, car il « n'y a ni sagesse, ni intelligence, ni conseil, en face de l'Éternel » (Pr 21.30). La promesse faite par Dieu à tous les croyants, c'est qu'il les fortifiera et les soutiendra fidèlement pourvu qu'ils obéissent à sa volonté, jusqu'au temps fixé où il les prendra avec lui.

LE BUT DE LA CONSOLATION

afin que par la consolation dont nous sommes l'objet de la part de Dieu, nous puissions consoler ceux qui se trouvent dans l'affliction ! [...] Si nous sommes affligés, c'est pour votre consolation et pour votre salut ; si nous sommes consolés, c'est pour votre consolation, qui se réalise par la patience à supporter les mêmes souffrances que nous endurons. Et notre espérance à votre égard est ferme, parce que nous savons que, si vous avez part aux souffrances, vous avez part aussi à la consolation.
(1.4b,6,7)

Paul considère la consolation de Dieu dont il est l'objet non seulement comme une fin en soi, pour exprimer sa bienveillance et pour accomplir sa promesse, mais également comme le moyen d'atteindre un but. Les croyants affligés reçoivent la consolation de Dieu **afin** qu'ils puissent **consoler ceux qui se trouvent dans l'affliction !** Les croyants reçoivent donc la consolation comme un gage ou une intendance à offrir aux autres. Le but de la consolation divine est d'amener ceux qui sont consolés à être des consolateurs.

Dieu a utilisé Paul pour confronter, exhorter et reprendre les Corinthiens. Comme nous l'avons indiqué dans l'introduction du présent ouvrage, la deuxième épître aux Corinthiens est la quatrième lettre que Paul leur a écrite ; en plus de la première épître aux Corinthiens, l'apôtre leur a écrit deux lettres non inspirées, dans lesquelles Paul les a réprimandés pour leur péché. Les ayant confrontés à leur péché, il est maintenant en mesure de les consoler **par la consolation dont il a été l'objet de la part de Dieu**. Paul se voit comme un canal par lequel la consolation de Dieu peut couler vers les Corinthiens – un canal élargi par toutes les souffrances qu'il a endurées. Ceux qui souffrent le plus seront l'objet d'une plus grande consolation. Et ceux qui sont le plus consolés sont ainsi les mieux équipés pour consoler les autres.

Un incident de la vie de Pierre illustre bien cette vérité. Sachant qu'il subirait bientôt une épreuve difficile (son reniement de Christ), Jésus lui a dit : « Simon, Simon, Satan vous a réclamés, pour vous cribler comme le froment. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point ; et toi,

quand tu seras revenu, affermis tes frères » (Lu 22.31,32). Ayant été l'objet de la consolation divine dans son épreuve, Pierre serait ensuite en mesure d'en tirer profit pour consoler et fortifier d'autres croyants.

Paul rappelle aux Corinthiens que les croyants sont consolés **de la part de Dieu**, qui est l'unique source de consolation véritable. Comme nous l'avons déjà indiqué, Paul écrira plus loin dans l'épître à l'étude que c'est Dieu « qui console ceux qui sont abattus » (2 Co 7.6). L'Église primitive était l'objet de « la consolation du Saint-Esprit » (Ac 9.31, *Darby*). Paul a rappelé aux Thessaloniciens que c'est « Dieu notre Père, qui nous a aimés, et qui nous a donné par sa grâce une consolation éternelle et une bonne espérance » (2 Th 2.16). Toute consolation qui repose sur la sagesse humaine est éphémère, parce qu'elle est superficielle. La seule vraie source d'espoir et de force est la consolation surnaturelle et transcendante de Dieu qui vient de l'Esprit et de l'Écriture.

Dans le cours d'une vie de piété et d'un ministère, il est inévitable que les croyants soient **affligés**. Paul a bien averti Timothée que « tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ seront persécutés » (2 Ti 3.12). Mais dans la providence de Dieu, même les souffrances de l'apôtre ont été une source de **consolation** et de salut pour les Corinthiens. Paul fait peut-être allusion à l'époque de leur salut, lorsqu'il a beaucoup souffert pour leur annoncer l'Évangile (voir Ac 18.1-17). Mais il est plus probable que l'apôtre fasse ici allusion non pas à leur justification, mais à son engagement continu dans leur sanctification. L'Église de Corinthe est peut-être celle qui a causé le plus de souffrance et de chagrin à Paul. Même après que l'apôtre a consacré au moins dix-huit précieux mois de sa vie à œuvrer à Corinthe, l'Église reste divisée, charnelle et rebelle. Mais Dieu a consolé Paul de ses afflictions, lui permettant de mieux consoler ceux-là mêmes qui ont causé une partie de sa souffrance.

Bien entendu, tous les Corinthiens ne souffrent pas à cause de leurs péchés. Certains, comme Paul, souffrent pour la justice. L'apôtre peut leur procurer la **consolation, qui se réalise par la patience à supporter les mêmes souffrances** que Timothée et lui endurent. Et en vertu de la mutualité du ministère au sein du corps de Christ, ils seront ensuite en mesure de consoler Paul. Les croyants sont partenaires les uns des autres et ne doivent jamais considérer leurs souffrances isolément. Lorsqu'ils souffrent pour Christ, Dieu les console et les équipe pour en consoler d'autres.

Étant donné que souffrir pour Christ caractérise le vrai croyant (2 Ti 3.12), Paul peut dire avec assurance aux fidèles croyants de Corinthe : **Et notre espérance à votre égard est ferme, parce que nous savons que, si vous avez part aux souffrances, vous avez part aussi à la consolation.** Ils manifestent la réalité de leur foi par leur disposition à participer aux **souffrances** de Paul et de Timothée pour l'Évangile. Et, en vertu de leur fidèle endurance, eux **aussi** ont **part** à la même **consolation** que Dieu a utilisée pour consoler Paul et Timothée.

LES PARAMÈTRES DE LA CONSOLATION

Car, de même que les souffrances de Christ abondent en nous, de même notre consolation abonde par Christ. (1.5)

Bien que Dieu soit le Dieu de toute consolation qui console ses enfants, il y a une condition importante pour recevoir cette consolation. Dieu ne promet pas de consoler ceux qui souffrent à cause de leur impénitence, mais ceux qui souffrent pour Christ. Ceux en qui **les souffrances de Christ abondent** verront que la consolation **abonde par Christ**. Ainsi donc, la consolation promise par Dieu s'applique pour autant que les croyants souffrent pour Christ.

Pierre a établi les conditions pour recevoir la consolation de Dieu :

Mes bien-aimés, ne trouvez pas étrange d'être dans la fournaise de l'épreuve, comme s'il vous arrivait quelque chose d'extraordinaire. Réjouissez-vous, au contraire, de la part que vous avez aux souffrances de Christ, afin que vous soyez aussi dans la joie et dans l'allégresse lorsque sa gloire apparaîtra. Si vous êtes outragés pour le nom de Christ, vous êtes heureux, parce que l'Esprit de gloire, l'Esprit de Dieu, repose sur vous. Que personne d'entre vous, en effet, ne souffre comme meurtrier, ou voleur, ou malfaiteur, ou pour s'être ingéré dans les affaires d'autrui. Mais si quelqu'un souffre comme chrétien, qu'il n'en ait point honte, et que plutôt il glorifie Dieu à cause de ce nom (1 Pi 4.12-16).

Les croyants seront consolés ici-bas et récompensés dans l'éternité selon « la part [*qu'ils auront*] aux souffrances de Christ ». Quand ils sont « outragés pour le nom de Christ, [*ils sont*] heureux, parce que l'Esprit de gloire, l'Esprit de Dieu » les fortifiera et les consolera. Mais Pierre fait la mise en garde suivante : « Que personne d'entre vous, en effet, ne souffre comme meurtrier, ou voleur, ou malfaiteur, ou pour s'être ingéré dans les affaires d'autrui », puisque la promesse de consolation divine ne s'étend pas à ces personnes. Les chrétiens qui pèchent peuvent s'attendre au châtement de Dieu plutôt qu'à sa consolation (voir Hé 12.5-11).

Paul estime que c'est un honneur de participer aux **souffrances de Christ**. Voici d'ailleurs ce qu'il écrira plus loin dans son épître :

Nous sommes pressés de toute manière, mais non réduits à l'extrémité ; dans la détresse, mais non dans le désespoir ; persécutés, mais non abandonnés ; abattus, mais non perdus ; portant toujours avec nous dans notre corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre corps. Car nous qui vivons, nous sommes sans cesse livrés à la mort à cause

de Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre chair mortelle. Ainsi la mort agit en nous, et la vie agit en vous (2 Co 4.8-12).

Il a rappelé ceci aux Galates : « [...] je porte sur mon corps les marques de Jésus » (Ga 6.17). Aux Colossiens, il écrira : « Je me réjouis maintenant dans mes souffrances pour vous ; et ce qui manque aux souffrances de Christ, je l'achève en ma chair, pour son corps, qui est l'Église » (Col 1.24). Et dans l'épître aux Philippiens, il exprimera son désir de connaître « Christ, et la puissance de sa résurrection, et la communion de ses souffrances, en devenant conforme à lui dans sa mort » (Ph 3.10 ; voir aussi Ro 8.17). Le fait que les croyants soient appelés à souffrir pour Christ est un thème récurrent du Nouveau Testament (voir Mt 10.22 ; Lu 14.27 ; Jn 15.18-20 ; Ac 5.41).

LA PUISSANCE DE LA CONSOLATION

Nous ne voulons pas, en effet, vous laisser ignorer, frères, au sujet de l'affliction qui nous est survenue en Asie, que nous avons été excessivement, accablés, au-delà de nos forces, de telle sorte que nous désespérions même de conserver la vie. Et nous regardions comme certain notre arrêt de mort, afin de ne pas placer notre confiance en nous-mêmes, mais de la placer en Dieu qui ressuscite les morts. C'est lui qui nous a délivrés [...] d'une telle mort (1.8-10a)

Afin de montrer aux Corinthiens la puissance de la consolation de Dieu, Paul leur rappelle une situation grave, qui aurait pu lui coûter la vie mais dont le Seigneur l'a délivré. **Nous ne voulons pas, en effet, vous laisser ignorer**, dit l'apôtre ici ; il utilise cette expression ou son équivalent à six reprises dans ses épîtres (voir Ro 1.13 ; 11.25 ; 1 Co 10.1 ; 12.1 ; 1 Th 4.13). Elle exprime son vif désir que ses lecteurs soient bien informés.

On ignore les circonstances responsables de **l'affliction qui [...] est survenue** à Paul dans la province de l'**Asie**. Elle est peut-être liée au fait que Paul a été battu (voir 2 Co 11.23-25), emprisonné (voir 11.23), ou les deux. Comme il ne leur donne aucun détail, l'incident doit être bien connu des Corinthiens. Cependant, même s'ils sont au courant de la situation, ils n'en connaissent ni la gravité ni la manière dont Dieu a agi. L'incident s'est de toute évidence produit peu après que Paul a écrit la première épître aux Corinthiens, puisqu'il n'en fait pas mention dans la lettre à l'étude. Comme il s'est produit en **Asie**, avant qu'il ne se rende en Macédoine (2.13), il a probablement eu lieu à Éphèse, la ville principale d'**Asie**. Dans 1 Corinthiens 16.9, Paul a écrit aux Corinthiens qu'il projetait de rester à Éphèse, « car une porte grande et d'un accès efficace m'est ouverte, et les

adversaires sont nombreux ». Il se peut qu'un ou plusieurs de ces adversaires aient failli ôter la vie à l'apôtre.

L'épreuve était si grave, écrit Paul, **que nous avons été excessivement accablés**. Il a été cruellement affligé, jusqu'à la dépression, par quelque chose qui allait **au-delà** même de ses **forces** remarquables. La situation était si grave que Paul [*désespérait*] **même de conserver la vie**. Le mot grec rendu par **désespérions** signifie littéralement « pas de passage », « sans issue », « pas de sortie ». Paul ne voyait donc aucune façon d'échapper à la situation désespérée qui menaçait sa **vie**. **Et**, ajoute-t-il, **nous regardions comme certain notre arrêt de mort**. Le terme *apokrima* (**arrêt de mort**) n'apparaît qu'ici dans le Nouveau Testament. Il désigne un jugement officiel, une décision légale ou une résolution. Dans son esprit, Paul avait déclaré son propre **arrêt de mort** ; il croyait qu'il mourrait pour la cause de l'Évangile. Peu de temps avant son exécution, il écrira à Timothée : « Car pour moi, je sers déjà de libation, et le moment de mon départ approche » (2 Ti 4.6). Mais contrairement à la situation à laquelle il fait allusion ici, cet événement futur ne causera aucun désespoir à Paul, car il saura que son œuvre est terminée (2 Ti 4.7,8).

Dieu poursuivait un but en permettant les souffrances de Paul : lui enseigner à **ne pas placer [sa] confiance en [lui-même]**. Dieu l'a poussé à l'extrémité, où aucune ressource humaine ne pouvait le délivrer car, comme Dieu le dira à Paul plus loin dans l'épître à l'étude : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse » (2 Co 12.9). Seul le **Dieu qui ressuscite les morts** avait la puissance de délivrer Paul de sa situation désespérée ; l'extrémité de l'homme est l'opportunité de Dieu. Ainsi donc, c'est la seule puissance de Dieu qui a consolé Paul et **qui [l'a délivré] d'une telle mort**.

LA PERPÉTUITÉ DE LA CONSOLATION

et qui nous délivrera d'une telle mort, lui de qui nous espérons qu'il nous délivrera encore ; (1.10b)

Paul est confiant que Dieu non seulement l'a délivré dans le passé mais qu'il le **délivrera** également dans le futur. Étant donné que Dieu est fidèle, il est toujours prêt à consoler et à délivrer ses enfants. Jérémie a écrit à ce sujet : « Voici ce que je veux repasser en mon cœur, ce qui me donnera de l'espérance : les bontés de l'Éternel ne sont pas épuisées, ses compassions ne sont pas à leur terme ; elles se renouvellent chaque matin » (La 3.21-23). Vers la fin de sa vie, Paul décrira avec assurance la consolation incessante dont il aura fait l'objet de la part de Dieu :

Dans ma première défense, personne ne m'a assisté, mais tous m'ont abandonné. Que cela ne leur soit point imputé ! C'est le

Seigneur qui m'a assisté et qui m'a fortifié, afin que la prédication soit accomplie par moi et que tous les païens l'entendent. Et j'ai été délivré de la gueule du lion. Le Seigneur me délivrera de toute œuvre mauvaise, et il me sauvera pour me faire entrer dans son royaume céleste. À lui soit la gloire aux siècles des siècles ! Amen ! (2 Ti 4.16-18.)

Paul savait que Dieu le délivrerait de toute situation dangereuse jusqu'à ce que le temps soit venu pour lui d'entrer dans la présence du Seigneur. Pierre décrit cette même réalité ainsi : « [...] le Seigneur sait donc délivrer de l'épreuve les hommes pieux, et réserver les injustes pour être punis au jour du jugement » (2 Pi 2.9). La constance de la consolation de Dieu dans sa vie a amené Paul à le décrire comme celui **de qui nous espérons qu'il nous délivrera encore** (voir Ps 71.5 ; Ro 15.13 ; 1 Ti 1.1). Plus les croyants souffrent et sont l'objet de la consolation de Dieu, plus leur espérance en lui grandit (Ro 5.3-5).

LA PARTICIPATION À LA CONSOLATION

vous nous assistez vous-mêmes de vos prières, afin que la grâce obtenue pour nous par plusieurs soit pour plusieurs une occasion de rendre grâces à notre sujet. (1.11)

Comme nous venons de le souligner, l'apôtre est confiant que Dieu continuera de le consoler dans le futur, mais il exhorte les Corinthiens à participer à cette œuvre de grâce divine en l'assistant de leurs prières. Paul comprenait, tout comme Jacques, que la « prière agissante du juste a une grande efficacité » (Ja 5.16). Il considérait donc les prières des saints comme indispensables à son ministère. Il implorera les croyants de Rome ainsi : « Je vous exhorte, frères, par notre Seigneur Jésus-Christ et par l'amour de l'Esprit, à combattre avec moi, en adressant à Dieu des prières en ma faveur » (Ro 15.30). Aux Éphésiens, il écrira : « Faites en tout temps par l'Esprit toutes sortes de prières et de supplications. Veillez à cela avec une entière persévérance, et priez pour tous les saints. Priez pour moi, afin qu'il me soit donné, quand j'ouvre la bouche, de faire connaître hardiment et librement le mystère de l'Évangile » (Ép 6.18,19 ; voir aussi Col 4.3 ; 2 Th 3.1). Il écrira avec assurance aux Philippiens : « Car je sais que cela tournera à mon salut, grâce à vos prières et à l'assistance de l'Esprit de Jésus-Christ » (Ph 1.19 ; voir aussi Phm 22). Dans la première épître aux Thessaloniciens, il dira simplement : « Frères, priez pour nous » (1 Th 5.25). Paul comprend l'équilibre entre le dessein souverain de Dieu et la responsabilité des croyants.

Dans la prière, l'impuissance humaine se jette aux pieds de l'omnipotence divine. Quand les enfants de Dieu intercèdent les uns pour

les autres, sa puissance et ses desseins souverains s'accomplissent. Ainsi donc, le but de la prière n'est pas de manipuler Dieu, mais d'exalter sa puissance et de se soumettre à sa volonté. Lorsque Dieu exaucera les prières des Corinthiens en faveur de Paul, ce sera pour **plusieurs une occasion de rendre grâces pour la grâce obtenue** par Paul grâce aux **prières de plusieurs**. La prière, comme tout autre chose dans la vie du chrétien, sert à glorifier Dieu (voir 1 Co 10.31).

L'hymne magnifique de Katharina von Schlegel, exprime l'espérance confiante de tout croyant en la consolation de Dieu :

Calme-toi, mon âme : le Seigneur est avec toi ;
Supporte patiemment la croix du chagrin ou de la douleur.
Laisse à ton Dieu le soin d'ordonner et de pourvoir ;
Tout peut changer, mais il reste le même.
Calme-toi, mon âme : ton Ami céleste,
À travers les épreuves, te réserve une fin heureuse.

Calme-toi, mon âme : ton Dieu est à l'œuvre
Pour diriger l'avenir comme il l'a fait dans le passé.
Ne laisse rien ébranler ton espérance, ton assurance ;
Tout ce qui est maintenant mystérieux sera dévoilé à la fin.
Calme-toi, mon âme : les flots et les vents connaissent encore
Sa voix qui les a dominés quand il a habité parmi nous.

Calme-toi, mon âme : l'heure approche à grands pas
Où nous serons pour toujours avec le Seigneur,
Où déceptions, chagrins et craintes disparaîtront,
La tristesse sera oubliée, et les joies les plus pures de l'amour rétablies.
Calme-toi, mon âme : lorsque changements et larmes seront passés,
Tous, en sécurité et bénis, nous nous rencontrerons enfin.

(Traduction libre)

Le système d'alarme de l'âme

2

Car ce qui fait notre gloire, c'est ce témoignage de notre conscience, que nous nous sommes conduits dans le monde, et surtout à votre égard, avec sainteté et pureté devant Dieu, non point avec une sagesse charnelle, mais avec la grâce de Dieu. Nous ne vous écrivons pas autre chose que ce que vous lisez, et vous-mêmes le reconnaissez. Et j'espère que vous le reconnaîtrez jusqu'à la fin, comme vous avez déjà reconnu en partie que nous sommes votre gloire, de même que vous serez aussi la nôtre au jour du Seigneur Jésus. (1.12-14)

La nuit du 27 novembre 1983, le vol 011 de la compagnie Avianca, en route de Paris vers Bogota via Madrid, approchait de l'aéroport Barajas, de Madrid. Le temps était beau, et le 747 ne présentait aucun problème mécanique. L'équipage était expérimenté ; le pilote avait plus de 20 000 heures de vol à son actif et avait déjà fait cette approche vingt-cinq fois. Cependant, les volets ouverts et le train d'atterrissage sorti, cet énorme avion s'est écrasé dans les collines à environ 11 kilomètres de la piste d'atterrissage. L'avion s'est renversé, brisé en morceaux et immobilisé ventre en l'air. Tragiquement, 181 des 192 passagers ont perdu la vie. Des investigateurs ont déterminé que l'écrasement était dû à une série d'erreurs de l'équipage, qui avait mal compris la réalité de sa position. Il pensait

connaître la vérité quant à la position de l'avion, mais il l'ignorait. Le plus terrible, c'est que l'erreur finale et fatale a été commise lorsque le pilote, si sûr de savoir où il allait, n'a pas tenu compte de la voix électronique du GPWS (dispositif avertisseur de proximité du sol) de l'avion, qui ne cessait de l'avertir : « Remontez ! Remontez ! Remontez ! » L'enregistreur du poste de pilotage avait capté son étrange réponse : « La ferme, gringo ! » Puis, il avait éteint le système d'alarme. L'instant d'après, il était mort ainsi que le reste des victimes.

Cette histoire tragique est une illustration saisissante de la manière dont les gens font fi de la vérité quant à la direction de leur vie ainsi que des messages d'avertissement de leur conscience, véritable système d'alarme que Dieu a intégré à l'âme humaine. Comme la douleur physique qui avertit que le corps est blessé, la conscience avertit que l'âme est blessée. Elle réagit à la proximité du péché, avertissant l'âme qu'elle doit « Remonter ! » avant de subir les conséquences terribles du péché.

Mais la culture d'aujourd'hui tente énergiquement et systématiquement de faire taire la conscience. On enseigne aux gens à ne tenir aucun compte des sentiments de culpabilité qu'engendre la conscience, et à les considérer comme nuisibles à leur estime de soi. Ils croient que leurs problèmes sont causés non par leurs péchés, mais par des facteurs extérieurs indépendants de leur volonté. Le péché et la culpabilité sont considérés comme des problèmes psychologiques et non moraux et spirituels. Ainsi, les gens s'imaginent que leurs sentiments de culpabilité sont des attaques erronées et nuisibles à l'endroit de leur estime de soi. Mais on ne peut rejeter la voix de la conscience sans danger ; ceux qui s'y risquent encourent la ruine spirituelle (voir 1 Ti 1.19 ; 4.2 ; Tit 1.15).

La conscience, c'est l'âme qui réfléchit à elle-même ; le mot grec *suneidêsis* (**conscience**) et le mot français « conscience » comportent tous deux l'idée de se connaître soi-même. D'après l'épître aux Romains, même ceux qui n'ont pas la loi écrite de Dieu ont un sens moral inné du bien et du mal : « Quand les païens, qui n'ont point la loi, font naturellement ce que prescrit la loi, ils sont, eux qui n'ont point la loi, une loi pour eux-mêmes » (Ro 2.14). La conscience affirme tout bon comportement et condamne tout mauvais comportement.

Cependant, la conscience n'est pas infaillible. Ce n'est ni la voix de Dieu, ni sa loi morale, comme Colin G. Kruse le fait remarquer à juste titre :

La conscience ne doit ni être assimilée à la voix de Dieu ni même à la loi morale, c'est plutôt une faculté humaine qui se prononce sur l'action humaine à la lumière de la norme la plus élevée qu'une personne perçoit.

Étant donné que la totalité de la nature humaine a été affectée par le péché, la notion qu'on a de la norme d'action requise ainsi que le fonctionnement de la conscience elle-même (comme partie intégrante de la nature humaine) sont aussi affectés par le péché. Par conséquent, la conscience ne peut se voir accorder la position de juge suprême du comportement humain. Il est en effet possible que la conscience excuse quelqu'un pour quelque chose que Dieu ne saurait excuser, et à l'inverse il est également possible que la conscience condamne quelqu'un pour quelque chose que Dieu approuve. Le jugement final n'appartient donc qu'à Dieu (voir 1 Co 4.2-5). Néanmoins, rejeter la voix de la conscience, c'est aller au-devant de la catastrophe spirituelle (voir 1 Ti 1.19). On ne peut impunément rejeter la voix de la conscience, mais on peut modifier la norme la plus élevée à laquelle elle est liée en acquérant une meilleure compréhension de la vérité (*The Second Epistle of Paul to the Corinthians*, The Tyndale New Testament Commentaries [Grand Rapids, Eerdmans, 1995], p. 70,71).

Étant donné que la conscience oblige les gens à se conformer à la norme la plus élevée qu'ils perçoivent, les croyants doivent établir cette norme au niveau le plus élevé possible en se soumettant à toute la Parole de Dieu. En remplissant continuellement leur esprit des vérités de l'Écriture, les croyants saisissent mieux la loi parfaite de Dieu, et leur conscience les appelle ensuite à vivre selon cette loi.

La conscience fonctionne comme une lucarne, et non comme une lampe ; elle ne produit pas de lumière, mais laisse seulement entrer la lumière morale. C'est pour cette raison que la Bible enseigne l'importance de conserver une conscience pure, une bonne conscience : « Le but de cette recommandation, » dit Paul, « c'est un amour venant d'un cœur pur, d'une bonne conscience, et d'une foi sincère » (1 Ti 1.5). Quelques versets plus loin, Paul soulignera l'importance de garder « la foi et une bonne conscience ». Et il ajoutera : « Cette conscience, quelques-uns l'ont perdue, et ils ont fait naufrage par rapport à la foi » (v. 19). Une des qualités requises des diacres, c'est qu'ils conservent « le mystère de la foi dans une conscience pure » (1 Ti 3.9). Pierre donnera l'ordre suivant aux croyants : « [Ayez] une bonne conscience, afin que, là même où ils vous calomnient comme si vous étiez des malfaiteurs, ceux qui décrivent votre bonne conduite en Christ soient couverts de confusion » (1 Pi 3.16). Paul (Ac 23.1 ; 2 Ti 1.3) et l'auteur de l'épître aux Hébreux (Hé 13.18) ont tous deux témoigné qu'ils avaient conservé une bonne conscience.

Lors de la conversion, Dieu purifie la conscience de toute la culpabilité, de toute la honte et de tout le mépris de soi accumulés jusque-là. L'auteur de l'épître aux Hébreux écrira que « le sang de Christ, qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même sans tache à Dieu, [purifiera] votre

conscience des œuvres mortes, afin que vous serviez le Dieu vivant ! » (Hé 9.14.) En conséquence, les croyants ont les « cœurs purifiés d'une mauvaise conscience » (Hé 10.22). La conscience purifiée n'accuse plus à cause des péchés passés, qui sont pardonnés (Ps 32.5 ; 103.12 ; Pr 28.13 ; Mi 7.18,19 ; Col 1.14 ; 2.13,14 ; 1 Jn 1.9) par le sang de Christ (Ép 1.7 ; 1 Jn 1.7 ; Ap 1.5).

Les croyants doivent conserver la pureté de leur conscience purifiée, en remportant le combat de la sainteté à l'intérieur, où opère la conscience. Paul a remporté la victoire à ce niveau, si bien qu'il a déclaré au sanhédrin : « Hommes frères, c'est en toute bonne conscience que je me suis conduit jusqu'à ce jour devant Dieu » (Ac 23.1), et au gouverneur romain Félix : « C'est pourquoi je m'efforce d'avoir constamment une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes » (Ac 24.16). À Timothée, il écrira : « Je rends grâces à Dieu, que [...] je sers avec une conscience pure » (2 Ti 1.3). Il rappellera à son jeune protégé : « Le but de cette recommandation, c'est un amour venant d'un cœur pur, d'une bonne conscience, et d'une foi sincère » (1 Ti 1.5), et l'exhortera à garder « la foi et une bonne conscience » (1 Ti 1.19). Comme nous l'avons déjà indiqué, Paul a enseigné que les diacres doivent se conformer au « mystère de la foi dans une conscience pure » (1 Ti 3.9). Les chrétiens doivent veiller à ne pas inciter d'autres croyants à violer leur conscience (1 Co 8.7-13 ; 10.24-29).

Paul a écrit la deuxième épître aux Corinthiens pour se défendre contre les attaques des faux apôtres de Corinthe (2 Co 11.13). Ces menteurs cherchaient à le discréditer, à miner son autorité et aussi à remplacer la vérité de Dieu par leurs mensonges sataniques. Ils attaquaient son intégrité, l'accusant faussement de ne pas être honnête et sincère dans ses rapports avec les Corinthiens. Les faux apôtres dépeignaient également Paul comme un manipulateur, qui cherchait à escroquer les Corinthiens et à promouvoir son programme personnel. Bref, d'après les faux apôtres, les motifs de Paul étaient corrompus, ses paroles peu fiables, et ses actions tortueuses.

En réagissant à ces mensonges outrageants, le souci premier de Paul n'était pas de se défendre, mais de protéger les gens de ces imposteurs. Il savait qu'avant de pouvoir vendre leurs doctrines de démons aux Corinthiens, les faux apôtres devaient d'abord détruire la confiance que les Corinthiens avaient en Paul. Ainsi donc, leur violente attaque personnelle contre Paul n'était qu'un prélude à un assaut tous azimuts contre la vérité divine.

Dans sa défense, Paul ne demande pas à des amis de confirmer son intégrité spirituelle ; il fait plutôt appel à la plus haute cour humaine : sa propre conscience. Ce **qui fait [la] gloire** de l'apôtre, c'est le **témoignage** (la preuve) **de [sa] conscience**. Paul utilise fréquemment *kauchêsis* (**gloire**), le nom *kauchêma* et le verbe *kauchaomai* dans l'épître à l'étude – vingt-neuf fois sur les cinquante-neuf fois où on les retrouve dans le Nouveau Testament. Négativement, *kauchêsis* décrit le fait de se glorifier

indûment pour ses réalisations et ses mérites (voir Ro 3.27 ; Ja 4.16). Toutefois, une personne peut aussi l'utiliser pour décrire la confiance légitime qu'elle a en ce que Dieu fait dans sa vie (voir 2 Co 7.4,14 ; 8.24 ; 11.10 ; Ro 15.17 ; 1 Co 15.31), comme ici. Se glorifier dans le Seigneur et dans ce qu'il accomplit dans la vie de ses enfants est bien ; en fait, cela plaît à Dieu lui-même :

Ainsi parle l'Éternel : Que le sage ne se glorifie pas de sa sagesse, que le fort ne se glorifie pas de sa force, que le riche ne se glorifie pas de sa richesse. Mais que celui qui veut se glorifier se glorifie d'avoir de l'intelligence et de me connaître, de savoir que je suis l'Éternel, qui exerce la bonté, le droit et la justice sur la terre ; car c'est à cela que je prends plaisir, dit l'Éternel (Jé 9.23,24 ; voir aussi 1 Co 1.31 ; 2 Co 10.17).

En prouvant son intégrité, Paul trouve dans sa conscience pure une source de paix, de consolation et de joie. D'autres peuvent l'accuser faussement de péchés haineux, mais la conscience de Paul ne l'accuse pas. Elle le disculpe de leurs accusations et le protège de toute fausse culpabilité.

Les faux apôtres ont déclenché une triple attaque contre la crédibilité de Paul. Sur le plan moral, ils l'accusent d'être secrètement un vilain pécheur, souffrant avec raison en tout temps à cause du châtement de Dieu. Sur le plan relationnel, ils l'accusent d'être hypocrite, trompeur et manipulateur. Ils affirment qu'il n'est pas ce qu'il semble être ; qu'en réalité, il se sert des Corinthiens à ses propres fins égoïstes. Sur le plan théologique, ils accusent Paul de ne pas bien interpréter la Parole de Dieu et d'être un menteur et un faux enseignant. Ce qui blesse Paul plus que ces mensonges calomnieux et sans fondement, c'est le fait malheureux que beaucoup de Corinthiens les croient.

Dans le passage à l'étude, Paul en appelle à la plus haute instance humaine, sa conscience pleinement informée, pour renverser les faux verdicts des messagers de Satan. Sa conscience le disculpe de toute faute morale, relationnelle et théologique.

LA CONSCIENCE DE PAUL
LE DISCULPE DE TOUTE FAUTE MORALE

que nous nous sommes conduits dans le monde, et surtout à votre égard, avec sainteté et pureté devant Dieu, non point avec une sagesse charnelle, mais avec la grâce de Dieu. (1.12b)

La première accusation fautive est que les souffrances de Paul sont un châtement de Dieu pour son péché. Mais la conscience de Paul affirme

qu'il s'est conduit **avec sainteté et pureté**. Plus loin dans l'épître à l'étude, Paul répondra en détail à leurs mensonges concernant son caractère, en soulignant qu'il a veillé à ne

scandaliser personne en quoi que ce soit, afin que le ministère ne soit pas un objet de blâme. Mais nous nous rendons recommandables à tous égards, comme serviteurs de Dieu, par beaucoup de patience dans les tribulations, dans les calamités, dans les détresses, sous les coups, dans les prisons, dans les séditions, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes ; par la pureté, par la connaissance, par la longanimité, par la bonté, par l'Esprit saint, par un amour sincère, par la parole de vérité, par la puissance de Dieu, par les armes offensives et défensives de la justice ; au milieu de la gloire et de l'ignominie, au milieu de la mauvaise et de la bonne réputation ; étant regardés comme imposteurs, quoique véridiques ; comme inconnus, quoique bien connus ; comme mourants, et voici nous vivons ; comme châtiés, quoique non mis à mort ; comme attristés, et nous sommes toujours joyeux ; comme pauvres, et nous en enrichissons plusieurs ; comme n'ayant rien, et nous possédons toutes choses (2 Co 6.3-10).

La vie de Paul est irréprochable. Les allégations des faux apôtres ne sont rien de plus que des mensonges calomnieux, et sa conscience en témoigne.

Le mot **sainteté** rend *hagiotês*, un mot qui décrit la pureté morale ou des motifs purs. (Certaines versions françaises, reflétant une lecture avec moins de soutien dans les manuscrits grecs, utilisent « simplicité » au lieu de **sainteté**.) L'auteur de l'épître aux Hébreux utilise *hagiotês* dans Hébreux 12.10 pour décrire la sainteté de Dieu. La **sainteté** de Paul, confirmée dans son propre esprit, contraste de façon marquée avec l'immoralité et la corruption dont on l'accuse à tort.

Le mot **pureté** rend le mot grec *eilikrineia*, un mot composé de *eilê* (« lumière du soleil ») et *krinô* (« juger »). Il décrit quelque chose qu'on inspecte à la lumière du soleil. À l'époque de Paul, les potiers sans scrupules remplissaient les fentes de leurs poteries avec de la cire avant de les vendre. Les acheteurs avisés inspectaient les pièces à la lumière du soleil, qui révélait facilement les fentes remplies de cire.

La **pureté** de Paul découle de sa **sainteté** et de l'intégrité de sa vie. Dieu est l'objet et la source de cette pureté. Dans la première épître aux Corinthiens, Paul a reconnu que la grâce de Dieu était la source de sa puissance spirituelle : « Par la grâce de Dieu je suis ce que je suis, et sa grâce envers moi n'a pas été vaine ; loin de là, j'ai travaillé plus qu'eux tous, non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu qui est avec moi » (1 Co 15.10). Aux Colossiens, il écrira : « C'est à quoi je travaille, en combattant avec sa force qui agit puissamment en moi » (Col 1.29 ; voir aussi Ép 1.19 ;

Ph 1.6 ; 2.12,13). Paul est un homme intègre, dont la conscience est pure. Sa vie peut soutenir les examens les plus minutieux ; elle ne cache aucun secret honteux.

Pour empêcher quiconque de penser que Paul a acquis cette **sainteté et pureté** par ses propres efforts, l'apôtre ajoute qu'elles lui sont dispensées, **non point avec une sagesse charnelle, mais avec la grâce de Dieu**. Elles ne découlent ni de la sagesse de Paul ni de sa science religieuse et spirituelle. La **sagesse charnelle** ne peut produire la **sainteté et la pureté**, car elle n'est rien de plus que la manifestation de la rébellion de l'homme pécheur contre Dieu. Elle repose sur les connaissances faillibles du cœur mauvais séparé de la révélation de Dieu en Jésus-Christ et dans l'Écriture. Dans la première épître aux Corinthiens, Paul la décrit comme « la sagesse de ce monde [*qui*] est une folie devant Dieu. Aussi est-il écrit : Il prend les sages dans leur ruse. Et encore : Le Seigneur connaît les pensées des sages, il sait qu'elles sont vaines » (1 Co 3.19 ; voir aussi 1 Co 1.20,21 ; 2.5-8). Pareil rationalisme humaniste ne peut produire de croissance spirituelle, qui ne vient que par **la grâce de Dieu**.

Comme preuve supplémentaire de son intégrité, Paul déclare qu'il s'est bien **[conduit] dans le monde**. Aucune accusation légitime ne peut être portée contre lui d'aucun des endroits où il a œuvré. En tous lieux et en tout temps, il a constamment mené une vie sans reproche.

La pureté et la sainteté de Paul devraient être **surtout** évidentes pour les Corinthiens, car ils ont observé l'apôtre de première main pendant les dix-huit mois qu'il a travaillé dans leur ville (Ac 18.11). La pureté éclatante de sa vie se détache nettement sur l'arrière-plan de la sombre et laide immoralité de Corinthe, ville corrompue, même d'après les normes païennes de l'époque, comme le souligne R. C. H. Lenski :

Corinthe était considérée comme une ville méchante même comparée aux grandes villes de l'empire de cette époque. Le nom « Corinthien » en est venu à désigner un débauché. Le terme grec *korinthiazomai*, « corinthiser », signifiait pratiquer la prostitution ; *korinthiastês*, un habitué des lieux de débauche ; *korinthia korê* (fille), une courtisane. (*The Interpretation of the Acts of the Apostles* [Minneapolis : Augsburg, 1961], p. 744).

Rien dans la vie ou la conduite de Paul ne peut confirmer de telles accusations contre lui.

La conscience de Paul le dispense des fausses accusations portées contre sa vie personnelle. Cependant, la pureté de sa conscience ne signifie pas qu'il est sans péché. Voici d'ailleurs ce qu'il a écrit dans la première épître aux Corinthiens : « [...] je ne me sens coupable de rien ; mais ce n'est pas pour cela que je suis justifié. Celui qui me juge, c'est le Seigneur » (1 Co 4.3,4). Bien que la conscience soit la plus haute instance humaine,

elle n'est pas infaillible. Le péché est tellement trompeur qu'il arrive que les croyants pèchent sans que leur conscience ne le perçoive. Ils doivent donc constamment s'examiner à la lumière de l'Écriture, en laissant Dieu être le juge final. Comme David, ils doivent toujours faire la prière suivante : « Sonde-moi, ô Dieu, et connais mon cœur ! Éprouve-moi, et connais mes pensées ! Regarde si je suis sur une mauvaise voie, et conduis-moi sur la voie de l'éternité ! » (Ps 139.23,24.)

LA CONSCIENCE DE PAUL
LE DISCULPE DE TOUTE FAUTE RELATIONNELLE

Nous ne vous écrivons pas autre chose que ce que vous lisez, et vous-mêmes le reconnaissez. Et j'espère que vous le reconnaîtrez jusqu'à la fin, comme vous avez déjà reconnu en partie (1.13,14a)

Cette simple déclaration offre le puissant témoignage de la conscience de Paul concernant la deuxième accusation portée contre lui. Non seulement Paul est innocent de toute faute morale, mais il n'est pas davantage coupable de faute relationnelle. Il n'a escroqué personne ; il n'a profité de personne à ses propres fins égoïstes ; il n'a trompé ni manipulé qui que soit. Plus loin dans l'épître à l'étude, il plaidera avec les Corinthiens : « Donnez-nous une place dans vos cœurs ! Nous n'avons fait tort à personne, nous n'avons ruiné personne, nous n'avons tiré du profit de personne » (7.2), tandis que dans le chapitre 11 il leur rappellera ceci : « [...] car les frères venus de Macédoine ont pourvu à ce qui me manquait. En toutes choses, je me suis gardé d'être à votre charge, et je m'en garderai » (11.9).

Paul n'a pas non plus écrit ses lettres aux Corinthiens avec un programme caché ; il ne leur a **pas écrit autre chose que ce** qu'ils lisent et reconnaissent. Il n'y a aucune tromperie ; Paul a écrit ce qu'il voulait dire, et voulait dire ce qu'il a écrit. Ses lettres sont claires, directes, conséquentes, authentiques, transparentes et sans ambiguïté. Les verbes **lisez** et **reconnaissez** sont des formes composées du verbe *ginôskô* (savoir), qui constituent un jeu de mots en grec. Philip E. Hughes dit ceci : « Le jeu de mots avec *anaginôskete* et *épiginôskete* ne peut être bien rendu en anglais. Le mot *anaginôskete* désigne ce qu'ils lisent dans ses lettres et *épiginôskete* ce qu'ils savent par leur contact personnel avec lui. Il leur garantit que les deux sont en parfaite harmonie » (*The Second Epistle to the Corinthians*, The New International Commentary on the New Testament [Grand Rapids : Eerdmans, 1992], p. 27, no 3).

L'expression **jusqu'à la fin** rend *telos*, qui, dans le présent contexte, signifie « complètement » ou « pleinement ». Paul veut que les Corinthiens le reconnaissent complètement, **comme [ils l'ont] déjà reconnu en partie**. Il veut qu'ils acquièrent une compréhension toujours plus profonde de la

Parole de Dieu, ainsi que de lui et de ses motifs. Alors, ils pourront lui faire confiance et ne pas être ébranlés par les mensonges des faux apôtres.

Encore une fois, la conscience de Paul le disculpe des fausses accusations portées contre lui. Plus loin dans l'épître à l'étude, il écrira : « Car, dit-on, ses lettres sont sévères et fortes ; mais, présent en personne, il est faible, et sa parole est méprisable. Que celui qui parle de la sorte considère que tels nous sommes en paroles dans nos lettres, étant absents, tels aussi nous sommes dans nos actes, étant présents » (10.10,11). Ce que Paul écrit dans ses lettres est parfaitement en harmonie avec ce qu'il est en personne.

LA CONSCIENCE DE PAUL
LE DISCULPE DE TOUTE FAUTE THÉOLOGIQUE

que nous sommes votre gloire, de même que vous serez aussi la nôtre au jour du Seigneur Jésus. (1.14b)

La dernière accusation, et la plus sérieuse portée contre Paul, est qu'il est un faux enseignant. Les faux apôtres prétendent qu'il est coupable de méfait spirituel parce qu'il enseigne une fausse théologie. Comme pour les deux accusations précédentes, Paul répond à celle-ci tout au long de l'épître à l'étude. Voici ce qu'il écrira au chapitre 2 : « Car nous ne falsifions point la parole de Dieu, comme font plusieurs ; mais c'est avec sincérité, mais c'est de la part de Dieu, que nous parlons en Christ devant Dieu » (2.17). Dans le chapitre 4, il rappellera ce qui suit aux Corinthiens : « Nous rejetons les choses honteuses qui se font en secret, nous n'avons point une conduite astucieuse, et nous n'altérons point la parole de Dieu. Mais en publiant la vérité, nous nous recommandons à toute conscience d'homme devant Dieu » (4.2). En outre, dans le chapitre 13, il insistera en leur disant : « Car nous n'avons pas de puissance contre la vérité ; nous n'en avons que pour la vérité » (13.8).

Paul n'est ni un escroc spirituel ni un profiteur qui tord la vérité de Dieu à ses propres fins, comme les Corinthiens le savent fort bien. Ils ne devraient pas avoir honte de Paul parce qu'on prétend qu'il manipule ou tord la Parole de Dieu. Paul devrait plutôt être leur **gloire**, comme ils sont la sienne. Les Corinthiens devraient se glorifier dans le Seigneur à cause de la façon dont Dieu a puissamment utilisé Paul, à la fois à Corinthe et ailleurs. Ils devraient être fiers de Paul au point d'avoir hâte **au jour du Seigneur Jésus**, où ils pourront l'embrasser dans une communion éternelle et parfaite. Paul a hâte de voir ce jour, où la présence de ceux auprès de qui il a œuvré lui procurera une grande joie. Aux Thessaloniens, il a écrit : « Quelle est, en effet, notre espérance, ou notre joie, ou notre couronne de gloire ? N'est-ce pas vous aussi, devant notre Seigneur Jésus, lors de son avènement ? Oui, vous êtes notre gloire et notre joie » (1 Th 2.19,20).

L'expression **au jour du Seigneur Jésus** ne désigne pas le jour de l'Éternel ou du Seigneur, celui du jugement final et sévère de Dieu contre le monde impie (voir És 13.6-22 ; Joë 1.15 ; 2.11 ; Ac 2.20 ; 1 Th 5.2-4 ; 2 Th 1.10, « ce jour-là » ; 2 Pi 3.10). Le **jour** dont il est question dans le passage à l'étude est celui où les croyants glorifiés paraîtront devant le **Seigneur Jésus**, celui où leur salut sera achevé et rendu parfait (1 Co 1.8 ; 3.10-15 ; 4.5 ; 2 Co 5.10 ; Ph 1.10 ; 2.16). Paul peut envisager le **jour du Seigneur Jésus** avec une grande joie. Il ne craint pas les fausses accusations portées contre lui, parce que sa conscience confirme qu'il n'a pas perverti la vérité divine, si bien qu'il pourra paraître devant son Seigneur avec joie et sans crainte.

Paul a pu supporter des difficultés de toutes sortes – mauvais traitements physiques, fausses accusations, déceptions, défections – avec un parfait contentement, parce que sa conscience ne l'accusait pas. Comment les croyants peuvent-ils jouir d'une conscience pure comme Paul l'a fait ?

Premièrement, en apprenant la Parole de Dieu. David a écrit : « La bouche du juste annonce la sagesse, et sa langue proclame la justice. La loi de son Dieu est dans son cœur ; ses pas ne chancellent point » (Ps 37.30,31).

Deuxièmement, en méditant la Parole de Dieu. Voici ce que le psalmiste a écrit : « Je serre ta parole dans mon cœur, afin de ne pas pécher contre toi » (Ps 119.11).

Troisièmement, en veillant et en priant sans cesse. Voici un avertissement de Jésus à ce sujet : « Veillez et priez, afin que vous ne tombiez pas dans la tentation ; l'esprit est bien disposé, mais la chair est faible » (Mt 26.41).

Quatrièmement, en évitant l'orgueil spirituel. Paul a donné l'avertissement suivant aux Corinthiens : « Ainsi donc, que celui qui croit être debout prenne garde de tomber ! » (1 Co 10.12.)

Le portrait d'un véritable pasteur

3

Dans cette persuasion, je voulais aller d'abord vers vous, afin que vous ayez une seconde faveur ; je voulais passer chez vous pour me rendre en Macédoine, puis revenir de la Macédoine chez vous, et vous m'auriez fait accompagner en Judée. Est-ce que, en voulant cela, j'ai donc usé de légèreté ? Ou bien, mes résolutions sont-elles des résolutions selon la chair, de sorte qu'il y ait en moi le oui et le non ? Aussi vrai que Dieu est fidèle, la parole que nous vous avons adressée n'a pas été oui et non. Car le Fils de Dieu, Jésus-Christ, qui a été prêché par nous au milieu de vous, par moi, par Silvain, et par Timothée, n'a pas été oui et non, mais en lui, il n'y a que oui ; car, pour ce qui concerne toutes les promesses de Dieu, c'est en lui qu'est le oui ; c'est pourquoi encore l'Amen par lui est prononcé par nous à la gloire de Dieu. Et celui qui nous affermit avec vous en Christ, et qui nous a oints, c'est Dieu, lequel nous a aussi marqués d'un sceau et a mis dans nos cœurs les arrhes de l'Esprit. Or, je prends Dieu à témoin sur mon âme, que c'est pour vous épargner que je ne suis plus allé à Corinthe ; non pas que nous dominions sur votre foi, mais nous contribuons à votre joie, car vous êtes fermes dans la foi. Je résolu donc en moi-même de ne pas retourner chez vous dans la tristesse. Car si je vous attriste, qui peut me réjouir, sinon celui qui est attristé par moi ? J'ai écrit comme je l'ai fait pour ne pas

éprouver, à mon arrivée, de la tristesse de la part de ceux qui devaient me donner de la joie, ayant en vous tous cette confiance que ma joie est la vôtre à tous. C'est dans une grande affliction, le cœur angoissé, et avec beaucoup de larmes, que je vous ai écrit, non pas afin que vous soyez attristés, mais afin que vous connaissiez l'amour extrême que j'ai pour vous. (1.15 – 2.4)

Notre société juge souvent les gens d'après ce qu'ils font, et non selon leur caractère. Pour les héros du sport, les stars de cinéma, les hommes d'affaires ou les politiciens, c'est la performance, et non les principes, qui compte. Malheureusement, cette perspective pragmatique s'est même infiltrée dans l'Église. Ainsi, les pasteurs sont trop souvent évalués selon les signes extérieurs de réussite : la taille de leur Église, leur succès comme collecteur de fonds, l'importance de leurs ministères radiophoniques ou télévisés, la vente de leurs livres ou leur influence dans l'arène publique. Mais ce genre de critères extérieurs (par lesquels de nombreux faux enseignants et responsables de sectes semblent réussir) n'impressionne pas Dieu. Contrairement à « l'homme [qui] regarde à ce qui frappe les yeux, [...] le Seigneur regarde au cœur » (1 S 16.7). John Owen, puritain du XVII^e siècle, a dit avec intention : « Un pasteur peut remplir les bancs de son église, allonger la liste des membres admis à la table du Seigneur et nourrir à satiété son public, mais ce que ce pasteur est à genoux dans le secret devant le Dieu tout-puissant, voilà ce qu'il est et rien de plus » (cité dans I. D. E. Thomas, *A Puritan Golden Treasury* [Édimbourg] : Banner of Truth, 1977], p. 192). Robert Murray McCheyne, noble pasteur écossais du XVII^e siècle, a rappelé ce qui suit à un autre pasteur : « Ce n'est pas tant les grands talents que Dieu bénit que la ressemblance étroite à Jésus » (Andrew A. Bonar, *Memoirs of McCheyne* [réimpr. ; Chicago : Moody, 1978], p. 95). Ce n'est pas ce qu'un homme *accomplit* qui fait de lui un pasteur noble et utile, mais ce qu'il *est*.

L'apôtre Paul manifestait tous les signes extérieurs de la réussite. Il était le plus grand missionnaire que le monde ait jamais connu, Dieu l'ayant utilisé pour commencer à répandre l'Évangile et à implanter des Églises dans tout le monde romain. Dieu l'a également inspiré pour écrire treize livres du Nouveau Testament, dont neuf à ces Églises. Les nombreuses Églises qu'il a fondées lui vouaient le plus grand respect en sa qualité de père spirituel et d'enseignant (1 Co 4.15). Il a mené une vie manifestement irréprochable, comme l'attestait sa conscience (Ac 23.1 ; 24.16 ; 2 Ti 1.3). Toutefois, il savait que la véritable mesure d'un homme de Dieu ne tient pas à sa réussite extérieure ni à sa réputation, mais à l'évaluation que Dieu fait de son cœur, selon ce qu'il a écrit dans la première épître aux Corinthiens :

[...] car je ne me sens coupable de rien ; mais ce n'est pas pour cela que je suis justifié. Celui qui me juge, c'est le Seigneur. C'est

pourquoi ne jugez de rien avant le temps, jusqu'à ce que vienne le Seigneur, qui mettra en lumière ce qui est caché dans les ténèbres, et qui manifestera les desseins des cœurs. Alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui sera due (1 Co 4.3b-5).

En écrivant la deuxième épître aux Corinthiens, Paul était l'objet d'attaques impitoyables, comme cela lui est souvent arrivé dans l'exercice de son ministère. Étant donné que Dieu l'utilisait puissamment, il était une cible de choix pour les attaques de Satan. Mais la présente attaque le trouble profondément parce qu'elle vient de sa chère Église de Corinthe – une Église à laquelle il a consacré au moins dix-huit mois de sa vie pour la voir naître. Cette attaque de l'Église se présente sous forme de péchés, de révolte et de fausses déclarations, de la part de quelques faux enseignants qui cherchent à discréditer Paul et à détruire sa réputation aux yeux de l'Église de Corinthe. Ces derniers espèrent le remplacer comme enseignants faisant autorité lorsque les gens perdraient confiance en Paul. Ils auraient alors la tribune requise pour enseigner leurs doctrines démoniaques. Pour atteindre cet objectif impie, ils attaquent l'apostolat de Paul, son caractère et son ministère à tous les niveaux concevables.

La deuxième épître aux Corinthiens constitue la défense de Paul quant à son authenticité et à son intégrité spirituelle devant les attaques calomnieuses des faux apôtres. Dans 1.12-14, il a présenté une défense générale de sa justice personnelle, en appelant à la plus haute instance humaine, sa propre conscience. Comme nous l'avons déjà indiqué dans le chapitre précédent du présent ouvrage, la conscience de l'apôtre le disculpait de toutes les fausses accusations portées contre lui. Sa vie personnelle, ses relations avec les autres et son ministère sont tous irréprochables. Après cette réponse générale, Paul répond dans 1.15 – 2.4 à l'accusation spécifique selon laquelle il ne serait pas digne de confiance. Les faux apôtres prétendent que Paul ne dit pas toujours la vérité, mais qu'il est menteur, inconstant et léger. Ils appuient cette fausse accusation par des preuves peu convaincantes et insignifiantes : un changement dans les plans de voyage de Paul.

Au lieu de simplement expliquer pourquoi il a apporté ce changement à ses plans, Paul aborde la question plus profonde de son intégrité et de sa sincérité. Au lieu de s'engager dans une guerre de détails, sur les accusations précises et les contre-accusations, il élève la discussion au niveau des motifs et des attitudes de son cœur. Ce faisant, il offre un aperçu inestimable sur la vie d'un noble homme de Dieu. Ce texte révèle sept attitudes qui marquent son caractère spirituel : la loyauté, l'honnêteté, le sérieux, l'authenticité, la sensibilité, la pureté et l'amour.

LA LOYAUTÉ

Dans cette persuasion, je voulais aller d'abord vers vous, afin que vous ayez une seconde faveur ; je voulais passer chez vous pour me rendre en Macédoine, puis revenir de la Macédoine chez vous, et vous m'auriez fait accompagner en Judée. (1.15,16)

La seule raison pour laquelle Paul projetait de rendre visite aux Corinthiens, c'était d'abord et avant tout pour leur témoigner sa loyauté. C'est dans la **persuasion** exprimée dans le verset 14, à savoir que les Corinthiens seraient aussi loyaux envers lui qu'il l'était envers eux, que Paul voulait **aller d'abord vers** eux. Malgré la rébellion qui sévissait contre lui dans l'Église de Corinthe, Paul croyait que la majorité des gens étaient encore loyaux envers lui. Dans 1 Corinthiens 16.5,6, Paul a écrit qu'il avait l'intention de quitter Éphèse, d'œuvrer en Macédoine, puis de passer l'hiver (lorsque les voyages sont difficiles) avec les croyants de Corinthe. Après avoir écrit la première épître aux Corinthiens, Paul a décidé de changer ses plans et de se rendre également à Corinthe avant d'aller en Macédoine, **afin que** les Corinthiens aient **une seconde faveur** (*charis* ; « grâce », « bénédiction », « avantage ») en communiant avec lui avant *et* après son voyage en Macédoine. D'après son plan de voyage révisé, Paul allait passer par Corinthe en se rendant **en Macédoine**, et une seconde fois lorsqu'il allait **revenir de la Macédoine**. Les Corinthiens le feraient ensuite **accompagner en Judée**. Le fait d'ajouter une deuxième visite à Corinthe était une preuve additionnelle de l'amour et de la loyauté de Paul envers les croyants de Corinthe.

Cependant, comme il l'expliquera plus loin (voir 1.23 – 2.1), l'apôtre a dû annuler la première visite et revenir à son plan original d'une visite à Corinthe seulement après avoir œuvré en Macédoine. Les ennemis de Paul ont sauté sur ce changement mineur dans ses plans de voyage pour l'accuser de légèreté et affirmer qu'il n'était pas digne de confiance. Ils prétendaient ridiculement, mais apparemment avec quelque succès, que si les déclarations de Paul au sujet de ses plans de voyage n'étaient pas fiables, les Corinthiens ne devraient pas non plus croire ses déclarations théologiques.

Mais Paul n'était pas léger. Les circonstances de sa vie changeaient mais non l'attitude de son cœur. Ici, Paul affirme qu'il est loyal envers son troupeau. Il ferait toujours tout ce qu'il pourrait pour leur bien-être spirituel, comme les Corinthiens pouvaient l'attester par de nombreuses preuves.

L'HONNÉTÉTÉ

Est-ce que, en voulant cela, j'ai donc usé de légèreté ? Ou bien, mes résolutions sont-elles des résolutions selon la chair, de sorte qu'il y ait

en moi le oui et le non ? Aussi vrai que Dieu est fidèle, la parole que nous vous avons adressée n'a pas été oui et non. (1.17,18)

Non contents de mettre en doute sa loyauté, les accusateurs de Paul doutent également de son honnêteté. Paul cite probablement une de leurs accusations lorsqu'il nie avoir été coupable de **légèreté** en **voulant** changer ses plans. L'apôtre trouve incroyable qu'on puisse interpréter un changement de plan de voyage comme une preuve de malhonnêteté. Les Corinthiens n'ont certainement pas été vexés par le changement de plan de Paul, car les deux visites se sont transformées en un long séjour (voir 1 Co 16.6,7).

Les mots grecs *mêti ara*, dans la première question de Paul, introduisent une question qui réclame une réponse négative d'indignation. Ce que Paul dit, c'est en fait : « Est-ce que, en voulant cela, j'ai donc usé de légèreté ? Certes non ! » Il était loin d'être un opportuniste rusé ; un menteur superficiel et frivole. Ses **résolutions** n'étaient pas non plus **selon la chair**. Paul ne faisait pas des plans uniquement à la manière humaine. Il ne cherchait pas ce qui lui plaisait ni à prendre des décisions en fonction de ses intérêts personnels. Il ne se contredisait pas en parlant ; il n'y avait pas en lui **le oui et le non**. Après avoir observé la vie de Paul pendant son séjour de plus de dix-huit mois dans leur ville, les Corinthiens avaient amplement de raisons d'affirmer qu'il était honnête.

Pour appuyer l'affirmation de son honnêteté, Paul déclare : **Aussi vrai que Dieu est fidèle, la parole que nous vous avons adressée n'a pas été oui et non**. Peut-être est-ce là un serment qu'il fait, prenant avec assurance Dieu comme témoin fidèle de son honnêteté (voir v. 23 ; 11.10,31 ; Ro 1.9 ; 9.1 ; Ga 1.20 ; Ph 1.8 ; 1 Th 2.5,10). Jésus n'a pas interdit tous les serments dans Matthieu 5.33-37, mais seulement ceux qui sont trompeurs et qui visent à masquer la véritable intention en vue d'un gain personnel. Pendant son procès devant le sanhédrin, Jésus s'est même laissé placer sous serment par le souverain sacrificateur (Mt 26.63,64). Le point de Paul, c'est que Dieu est fidèle, et qu'en tant que représentant de Dieu, lui aussi est fidèle. Quels que soient les changements de ses plans, Paul reste loyal et honnête.

LE SÉRIEUX

Car le Fils de Dieu, Jésus-Christ, qui a été prêché par nous au milieu de vous, par moi, par Silvain, et par Timothée, n'a pas été oui et non, mais en lui, il n'y a que oui ; car, pour ce qui concerne toutes les promesses de Dieu, c'est en lui qu'est le oui ; c'est pourquoi encore l'Amen par lui est prononcé par nous à la gloire de Dieu. (1.19,20)

Tout au long de l'histoire de l'Église, les hérétiques ont toujours attaqué la nature de Christ, et les faux apôtres de Corinthe ne semblent pas faire exception dans leurs efforts pour le diminuer. Ayant calomnieusement

accusé Paul d'être indigne de confiance parce qu'il a changé ses plans de voyage, ils prétendent également que son enseignement sur le Seigneur Jésus n'est pas fiable. Pour répondre à leur attaque contre son Seigneur, Paul souligne la nature du Dieu-Homme en utilisant le titre riche et complet de **Fils de Dieu, Jésus-Christ**.

Paul n'est pas le seul à prêcher les vérités sur le Fils de Dieu aux Corinthiens ; **Sylvain et [...] Timothée** leur ont également prêché ce message. **Silvain** (Silas) était alors un chef en vue de l'Église de Jérusalem. Le concile de Jérusalem lui a confié la tâche de porter sa décision à l'Église d'Antioche (Ac 15.22). Plus tard, il est devenu le compagnon de Paul dans le deuxième voyage de l'apôtre, remplaçant Barnabas (Ac 15.39,40). **Timothée** est le fils bien-aimé de Paul dans la foi. En tant que fils d'une mère chrétienne d'origine juive et d'un père non croyant d'origine païenne (Ac 16.1), il était particulièrement compétent pour travailler aux côtés de l'apôtre. Sylvain et Timothée ont travaillé avec Paul à Corinthe (Ac 18.5). Leur prédication était digne de foi, elle **n'a pas été oui et non**, mais elle a été un **oui** ferme et retentissant à la vérité divine en Jésus-Christ.

Puis, Paul résume la gloire de Christ en rappelant aux Corinthiens que **pour ce qui concerne toutes les promesses de Dieu, c'est en lui qu'est le oui**. Toutes les **promesses** de salut de Dieu – de bénédiction, de paix, de joie, de bonté, de communion, de pardon, de force et d'espérance de la vie éternelle – sont **oui**, c'est-à-dire qu'elles s'accomplissent toutes, en Christ. Elles sont toutes possibles en vertu de sa personne et de son œuvre. Après sa résurrection, Jésus a dit à ses disciples : « C'est là ce que je vous disais lorsque j'étais encore avec vous, qu'il fallait que s'accomplisse tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les prophètes, et dans les psaumes » (Lu 24.44). Dans la première épître aux Corinthiens, Paul a déclaré que « Jésus-Christ [...] a été fait pour nous sagesse, justice, sanctification et rédemption » (1 Co 1.30). Aux Colossiens, il écrira : « Car Dieu a voulu faire habiter toute plénitude en lui [...]. Car en lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité » (Col 1.19 ; 2.9). C'est la découverte de « l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ [son] Seigneur » qui fait que Paul est prêt à renoncer « à tout » et à regarder toutes choses « comme de la boue, afin de gagner Christ » (Ph 3.8).

Finalement, pour bien se faire comprendre, Paul rappelle aux Corinthiens que **c'est pourquoi encore l'Amen par lui est prononcé par nous à la gloire de Dieu**. **Amen** est une affirmation solennelle de la fiabilité d'une déclaration (voir Ro 1.25 ; 9.5 ; 11.36 ; 15.33 ; 16.27 ; Ga 1.5 ; Ép 3.21 ; Ph 4.20 ; 1 Ti 1.17 ; 6.16 ; 2 Ti 4.18 ; Hé 13.21 ; 1 Pi 4.11 ; 5.11 ; 2 Pi 3.18 ; Jud 25 ; Ap 1.6 ; 7.12). Lorsque Paul, Silas et Timothée prêchaient l'Évangile, ils prêchaient Christ seulement, qui par son œuvre glorieuse accompli toutes les réalités du salut. Les Corinthiens ont probablement eux-mêmes dit : **Amen [...] à la gloire de Dieu**. L'Église a déclaré que les prédicateurs proclamaient fidèlement la vérité de Dieu sur Christ quand ils

ont cru le message de l'Évangile que Paul et ses compagnons prêchaient, ajoutant que ce message a transformé leur vie. L'argument de Paul est le suivant : N'est-il pas complètement absurde d'accepter et de considérer le message de l'Évangile comme fiable, mais de considérer ceux qui l'ont prêché comme non fiables ? N'est-il pas ridicule de faire confiance à la parole de Paul pour les choses éternelles, mais non pour les choses terrestres comme des plans de voyage ?

L'apôtre, qui était exigeant en communiquant le véritable Évangile de Christ, était aussi exigeant dans les questions de moindre importance de la vie. Dieu n'a pas choisi un apôtre instable et peu fiable pour prêcher sa vérité.

L'AUTHENTICITÉ

Et celui qui nous affermit avec vous en Christ, et qui nous a oints, c'est Dieu, lequel nous a aussi marqués d'un sceau et a mis dans nos cœurs les arrhes de l'Esprit. (1.21,22)

L'argument suprême de Paul quant à son intégrité et à son authenticité comme messenger de Dieu et apôtre de Christ ne tient pas à sa loyauté, à son honnêteté, à son sérieux ni à quelque autre qualité personnelle, aussi importantes que ces choses puissent être, mais à ce que Dieu a accompli dans sa vie. Paul décrit quatre œuvres glorieuses que Dieu a accomplies dans sa vie avec les quatre verbes suivants : **affermit, a oints, a [...] marqués et a mis**. Les mots **avec vous** ainsi que le triple usage de nous avec nos indiquent l'assurance de Paul que les Corinthiens connaissent également par expérience ces œuvres divines, comme tous les croyants.

Premièrement, Dieu **affermit** les croyants **en Christ** lors de la conversion. Il s'agit de l'œuvre de la grâce salvatrice qui unit les croyants à Christ (voir 5.17 ; Ro 8.1 ; 16.11-13 ; 1 Co 1.30 ; 3.1 ; 7.22 ; Ga 2.20 ; Ép 5.8 ; Col 1.2,28 ; 4.7) et les uns aux autres. L'authenticité de Paul est inextricablement liée à celle des Corinthiens, et la nier équivaut à nier la réalité de leur propre vie spirituelle. Étant donné qu'ils sont eux aussi membres du Corps de Christ, en attaquant l'authenticité de Paul, les Corinthiens renversent l'édifice de l'unité spirituelle de l'Église. Étant donné que Paul est leur père spirituel (1 Co 4.15), nier son authenticité, c'est, métaphoriquement, couper la branche sur laquelle ils sont assis.

Deuxièmement, Dieu **a [oint]** les croyants. Oindre quelqu'un, c'est lui confier un service (voir Ex 28.41 ; No 3.3 ; 1 S 15.1 ; 16.1-13 ; 2 S 2.4 ; 1 R 1.39 ; 5.1 ; 19.16 ; Ps 89.21). Le verbe *chriô* (**oints**) apparaît quatre autres fois dans le Nouveau Testament, chaque fois dans un passage se rapportant à Christ (Lu 4.18 ; Ac 4.27 ; 10.38 ; Hé 1.9). Le nom apparenté, *chrisma*, décrit l'onction que reçoivent tous les croyants lorsqu'ils reçoivent

de Christ le Saint-Esprit (voir 1 Co 12.13), qui les guide, les fortifie et les instruit (1 Jn 2.20,27).

Troisièmement, Dieu a [*marqué*] d'un sceau les croyants. Le verbe *sphragizô* (**marqués d'un sceau**) désigne l'action d'imprimer une marque d'identification sur quelque chose (voir Mt 27.66 ; Jn 3.33 ; 6.27 ; Ro 15.28 ; Ap 7.3.4). Ici, comme dans Éphésiens 1.13, 4.30 et 2 Timothée 2.19, ce verbe se rapporte à des croyants, marqués comme propriété de Dieu, recevant le Saint-Esprit (Ro 8.9), dont la présence en eux les identifie comme possession véritable et éternelle de Dieu, qui les protégera et les gardera.

Quatrièmement, Dieu a mis dans [*les*] cœurs des croyants les arrhes de l'Esprit. Le Saint-Esprit qui habite en eux n'est pas seulement une onction et un sceau, mais aussi un acompte ou une garantie quant à l'héritage éternel des croyants (voir 1 Pi 1.4), le premier versement de la gloire future. Plus loin dans l'épître à l'étude, Paul écrira : « Et celui qui nous a formés pour cela [*la vie éternelle des croyants au ciel ; voir v. 2,4*], c'est Dieu, qui nous a donné les arrhes de l'Esprit » (2 Co 5.5). Aux Éphésiens, il écrira : « En lui vous aussi, après avoir entendu la parole de la vérité, l'Évangile de votre salut, en lui vous avez cru et vous avez été scellés du Saint-Esprit qui avait été promis, lequel est un gage de notre héritage, pour la rédemption de ceux que Dieu s'est acquis, pour célébrer sa gloire » (Ép 1.13,14).

Dieu a établi Paul et tous les croyants sur la promesse inaltérable et éternelle du salut en Christ. Dieu a garanti cette promesse d'un héritage éternel par le Saint-Esprit qui habite en eux. N'est-il pas insensé, à la lumière de la prédication par Paul de ces réalités divines glorieuses et éternelles, de mettre en doute sa légitimité comme apôtre à cause d'un changement mineur dans ses plans de voyage ?

LA SENSIBILITÉ

Or, je prends Dieu à témoin sur mon âme, que c'est pour vous épargner que je ne suis plus allé à Corinthe ; non pas que nous dominions sur votre foi, mais nous contribuons à votre joie, car vous êtes fermes dans la foi. Je résolu donc en moi-même de ne pas retourner chez vous dans la tristesse. (1.23 – 2.1)

Ce n'est qu'après avoir défendu son intégrité en affirmant sa loyauté, son honnêteté, son sérieux et son authenticité que Paul finit par expliquer pourquoi il a changé ses plans de voyage. Et il fait précéder son explication d'un serment solennel : [*Je*] prends Dieu à témoin sur mon âme. L'apôtre en appelle à Dieu pour attester la véracité de ce qu'il s'apprête à écrire et pour le juger si jamais il ment.

C'est pour épargner la verge de la correction aux Corinthiens (voir 13.2,10 ; 1 Co 4.21) que Paul [*n'est*] plus allé à Corinthe. Il a voulu,

dans sa miséricorde, leur donner le temps de régler les problèmes au sujet desquels il leur a écrit dans la première épître aux Corinthiens. En outre, certains à Corinthe sont coupables de s'être laissé aller à la rébellion (la rébellion qui a poussé Paul à écrire la « lettre sévère » à laquelle il fait allusion dans 2 Co 2.4) contre lui par les faux enseignants qui s'étaient infiltrés dans l'Église, et il a voulu leur donner le temps de se repentir. L'apôtre espérait également que Tite lui ferait un bon rapport concernant la repentance des Corinthiens et leur rejet des faux apôtres en faveur de Paul avant qu'il ne leur rende visite. Ce rapport, positif comme l'espérait Paul, est décrit dans 7.6s. L'apôtre a fait preuve de beaucoup de patience et de sensibilité envers les Corinthiens. Comme l'a écrit Augustin, il savait ceci : « De même que la sévérité est toujours prête à punir les péchés qu'elle trouve, ainsi la charité ne veut rien trouver à punir » (*Pères de l'Église*, Lettre CCXI de saint Augustin).

Cherchant toujours, dans sa sensibilité, à éviter de provoquer des conflits inutiles, Paul s'empresse d'ajouter le démenti très positif suivant : **non pas que nous dominions sur votre foi, mais nous contribuons à votre joie**. Paul n'a jamais abusé de son autorité apostolique pour gagner du prestige ou du pouvoir, ou pour promouvoir ses propres objectifs. Son but, même en corrigeant les Corinthiens indisciplinés, était la joie que leur procurerait la sainteté.

Paul est persuadé que **dans leur foi** (leur salut) les Corinthiens sont **fermes** (voir Ro 5.2 ; 1 Co 15.1 ; Ga 5.1 ; Ph 1.27). Il ne revendique aucune autorité sur leur **foi**, qui est une affaire privée entre eux et Dieu. La foi salvatrice est une question personnelle entre le croyant et le Seigneur. Personne en dehors du Seigneur n'a d'autorité sur cette relation. Le salut est une question individuelle et ne s'obtient pas au moyen d'une organisation ecclésiastique hiérarchisée.

Paul était déterminé, non seulement pour leur bien mais aussi pour le sien, à **ne pas retourner chez** les Corinthiens **dans la tristesse**. L'apôtre fait allusion à une visite douloureuse qu'il a effectuée plus tôt à Corinthe. Ayant appris l'arrivée des faux prophètes, Paul avait quitté Éphèse pour s'empresse de se rendre à Corinthe régler le problème. Cette visite n'a pas été une réussite ; en fait, quelqu'un (peut-être un des faux apôtres) a ouvertement injurié Paul (voir 2 Co 2.5-8,10 ; 7.12), et les Corinthiens ne l'ont pas défendu. En outre, c'est cette visite pénible qui a poussé Paul à écrire la « lettre sévère » à laquelle il fait allusion dans 2.4. En donnant aux Corinthiens le temps de se repentir, Paul espérait éviter une autre visite douloureuse chez eux. Ainsi donc, le changement dans ses plans de voyage n'était pas motivé par l'inconstance et le fait qu'il n'était pas fiable, comme les faux enseignants le prétendaient, mais par la sensibilité de Paul envers son Église bien-aimée.

LA PURETÉ

Car si je vous attriste, qui peut me réjouir, sinon celui qui est attristé par moi ? J'ai écrit comme je l'ai fait pour ne pas éprouver, à mon arrivée, de la tristesse de la part de ceux qui devaient me donner de la joie, ayant en vous tous cette confiance que ma joie est la vôtre à tous. (2.2,3)

La sensibilité et la patience de Paul envers les Corinthiens ne signifient pas qu'il n'est pas disposé à les reprendre s'ils ne se repentent pas. Son zèle pour la pureté de l'Église fait qu'il était disposé à les attrister si cela s'avérait nécessaire. Et s'il le faisait, la seule chose qui pourrait le **réjouir** serait la repentance de celui qu'il aurait **attristé**. C'est son souci pour la pureté dans l'Église de Corinthe qui l'a poussé à leur écrire (voir 2.9 ; 7.8). Bien entendu, Paul espérait qu'ils se repentiraient, **pour ne pas éprouver, à [son] arrivée à Corinthe, de la tristesse de la part de ceux qui devaient [lui] donner de la joie**. Mais contrairement à bien des gens dans l'Église évangélique d'aujourd'hui, Paul ne plaçait pas l'unité de l'Église au-dessus de la vérité ni de la sainteté. Il était prêt à confronter le pécheur impénitent, même au prix de sa propre joie.

Paul espérait que les questions relatives au péché qu'il a abordées dans ses lettres seraient réglées avant qu'il ne retourne à Corinthe, et il avait **confiance** qu'elles le seraient. Alors, sa **joie** serait la leur **à tous** ; ils ne pourraient éprouver de joie mutuelle tant que les Corinthiens persévéreraient dans le péché. L'expression de la **confiance** de Paul envers les Corinthiens visait également à encourager la majorité des membres de l'Église, qui le considéraient comme leur vénéré chef spirituel. Le fait que sa **confiance** n'était pas mal placée est devenu évident lorsque Tite est revenu de Corinthe pour lui annoncer que la majorité des membres s'étaient repentis (7.6-16).

La sensibilité et le désir d'éviter les confrontations inutiles doivent toujours s'exprimer conjointement avec un engagement envers la pureté de l'Église. (Pour plus de détails sur cette question, voir le commentaire sur 12.19 – 13.3 dans les chapitres 33 à 36 du présent ouvrage.)

L'AMOUR

C'est dans une grande affliction, le cœur angoissé, et avec beaucoup de larmes, que je vous ai écrit, non pas afin que vous soyez attristés, mais afin que vous connaissiez l'amour extrême que j'ai pour vous. (2.4)

Il a fallu le véritable amour, et non du sentimentalisme, pour que Paul confronte les Corinthiens à leur péché. **C'est dans une grande affliction, le cœur angoissé, et avec beaucoup de larmes** qu'il a écrit la première épître aux Corinthiens et surtout la « lettre sévère ». Rien n'est plus

douloureux pour un pasteur que d'avoir à dénoncer le péché dans son Église bien-aimée. Mais si Paul a écrit aux Corinthiens, ce n'est **pas afin [qu'ils soient] attristés, mais afin [qu'ils connaissent] l'amour extrême** qu'il a pour eux. Il ne prend aucun plaisir à leur tristesse, mais désire qu'elle les conduise à la repentance (voir 7.10) et à la joie. L'apôtre illustre ainsi la vérité suivante : « Les blessures d'un ami prouvent sa fidélité » (Pr 27.6).

Les faux enseignants se trompent complètement au sujet de Paul. Il n'est ni trompeur ni indigne de confiance, et le fait de se servir d'une question mineure pour tenter de discréditer son ministère est répréhensible. En examinant sincèrement son cœur devant Dieu, Paul y a trouvé loyauté, honnêteté, sérieux, authenticité, sensibilité, pureté et amour – les qualités qui caractérisent tous les véritables pasteurs.